3 1761 08010307 0

PQ
2611
A78V4
1917

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laveilledarmespi00farr

CLAUDE FARRÈRE

ET LUCIEN NÉPOTY

A

41

La veille d'armes

Pièce en cinq actes

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26, Paris

Cinquième mille

La veille d'armes

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
15 exemplaires sur papier de Hollande
tous numérotés.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

UNE AVENTURE AMOUREUSE DE MONSIEUR DE TOURVILLE (Collection « Leurs amours »).
UNE JEUNE FILLE VOYAGEA..., roman.
MES VOYAGES. I. LA PROMENADE D'EXTRÊME-ORIENT.
MES VOYAGES. II. EN MÉDITERRANÉE.
HISTOIRES DE TRÈS LOIN OU D'ASSEZ PRÈS.
FUMÉE D'OPIUM. Nouvelle édition, illustrée.
LES CIVILISÉS, roman. Nouvelle édition, illustrée.
L'HOMME QUI ASSASSINA, roman. Nouvelle édition, illustrée.
MADEMOISELLE DAX, JEUNE FILLE, roman. Nouvelle édition, illustrée.
LA BATAILLE, roman. Nouvelle édition, illustrée.
LES PETITES ALLIÉES, roman Nouvelle édition, illustrée.
LA MAISON DES HOMMES VIVANTS, roman.
TOMAS L'AGNELET, roman. Nouvelle édition illustrée.
DIX-SEPT HISTOIRES DE MARINS. Nouvelle édition, illustrée.
QUATORZE HISTOIRES DE SOLDATS.
LA DERNIÈRE DÉESSE, roman.
BÊTES ET GENS QUI S'AIMÈRENT.
LES CONDAMNÉS A MORT, roman.
L'EXTRAORDINAIRE AVENTURE D'ACHMET PACHA DJEMALEDDINE.
LES HOMMES NOUVEAUX, roman.

THÉATRE

THOMAS L'AGNELET, GENTILHOMME DE FORTUNE, roman musical en 4 actes.
LA VEILLE D'ARMES.

En collaboration avec Paul Chack :

COMBATS ET BATAILLES SUR MER (Septembre 1914-Décembre 1914).

En préparation :

LE DERNIER DIEU, roman.
LA PORTE DÉROBÉE, roman.
EN AVANT ! roman.

CLAUDE FARRÈRE ET LUCIEN NÉPOTY

La veille d'armes

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois au Théâtre du Gymnase le 5 Janvier 1917.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction, d'adaptation, de représentation et de reproduction réservés pour tous les pays.
Copyright 1917, by ERNEST FLAMMARION.

PERSONNAGES

COMMANDANT DE LA CROIX DE CORLAIX	MM.	HARRY BAUR.
BRAMBOURG		HENRY BURGUET
COMMANDANT MORBRAZ		CANDÉ.
VICE-AMIRAL DE FOLGOET		MARQUET.
D'ARTELLES, enseigne de vaisseau		MAURICE VARNY.
LE DUC, matelot		ALCOVER.
BIRODART, mécanicien-chef		CORADIN.
COMMANDANT FERGASSOU		VALBRET.
DOCTEUR RABEUF		EM. LEBRETON.
VERTILLAC		BENDER.
CONTRE-AMIRAL DE LUTZEN		VONELLY.
CONTRE-AMIRAL DE CHALLEROY		LOUIS LE BRETON.
FOURDYLIS, mousse		GARDANNE.
DAGORNE, matelot		TRESSY.
KORCUFF		LERIGHE.
DIQUELOU, matelot		FELD.
LE TÉLÉMÉTRISTE		LEBRETON.
L'ESTISSAC		CH. LERICHE.
LE GREFFIER		FELD.
JEANNE	Mmes	MADELEINE LÉLY.
ALICE		MAGD. DAMIROFF.

LIBRARY
JAN 16 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2611
A78V4
1917

PREMIER ACTE

*Le théâtre représente le salon et la salle à manger du capitaine de vaisseau de la Croix de Corlaix, commandant le croiseur-éclaireur l'*Alma. (*L'*Alma *est un bâtiment d'environ 5.000 tonnes. Ne pas exagérer par conséquent les dimensions apparentes du décor; un croiseur-éclaireur n'est pas un cuirassé dreadnought.*)

Les deux pièces, dans le prolongement l'une de l'autre forment l'arrière du bâtiment. Deux amorces de cloison séparent le salon et la salle à manger, celle-ci à l'extrémité poupe: ligne de sabords en demi-cercle pouvant s'ouvrir sur la perspective nocturne et lunaire de la rade de Toulon; (feux de bâtiments et feux de la terre çà et là). Dans le salon, adossés aux amorces de cloison, petits divans de coin; à gauche, table à écrire, à droite, l'armoire blindée des documents secrets.

(*Entre les amorces de cloison, draperie de brocart rouge (étoffe réglementaire) courant sur longue tringle de cuivre; les deux pièces au besoin n'en font qu'une seule.*

Au lever du rideau, la draperie est ouverte complètement. Le Commandant de Corlaix est à table au milieu de ses convives. Brouhaha d'une conversation animée. Rires, etc. Mais aussitôt des « chut ». Le silence se fait. Corlaix se lève, le verre en main.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, ALICE, CORLAIX, FERGASSOU, BIRODART, VERTILLAC, BRAMBOURG, D'ARTELLES, à table.

CORLAIX, debout, le verre en main.

Messieurs, avant de passer au salon, permettez à votre commandant de vous remercier de l'honneur et du plaisir que vous lui avez procurés en acceptant de dîner à sa table. Un soir de mobilisation, il n'est pas très gai d'être consignés tous à bord, au lieu d'aller à terre faire ses adieux à la paix qui sera peut-être défunte demain. Le service de la nation nous l'ordonnait, nous n'avions tous qu'à obéir joyeusement. Moi, d'ailleurs, j'aurais eu mauvaise grâce à rien regretter puisque ma famille m'a fait la charité de venir à moi qui ne pou-

vais aller à elle et que mes officiers, qui sont ma famille également, ma famille de marin, ont bien voulu ce soir m'entourer aussi. Aussi, je tiens à me conformer au rite de la bonne tradition maritime et je lève mon verre, Messieurs, à la santé de tous ceux et de toutes celles qui sont vos amis et dont vous regrettez l'absence.

FERGASSOU

(Accent provençal qu'il exagère de temps en temps, par plaisanterie. Cet accent ne sera presque plus perceptible au 3e acte.)

Commandant, à la vôtre ! pour les toast (*il prononce to-ast*) vous êtes un peu là, coquin de sort ! Ça n'est pas tout ça. Il faut que quelqu'un lui réponde au Commandant.

CORLAIX

Oh ! mon cher, pas de corvée, ici, je dispense...

FERGASSOU

Corvée, que vous dites ?...

D'ARTELLES, debout le verre en main.

La corvée sera pour le commandant (*geste vers Corlaix*) qui va être obligé de m'écouter.

ALICE

Bravo !

FERGASSOU

Ça va bien, il sait y faire, allez d'Artelles, roulez ! zou !

D'ARTELLES

Commandant, je sollicite d'abord votre indulgence... c'est la première fois.

FERGASSOU

On le sait... le début, l'émotion inséparable, allez de l'avant, zou ! roulez, je vous dis ! zou !

D'ARTELLES

Ce n'est pas seulement qu'il s'agit d'un début...

BRAMBOURG

De quoi diable, alors !

ALICE

Silence aux interrupteurs !

D'ARTELLES

Il s'agit de ceci : que nous tous tant que nous sommes, c'est-à-dire tout l'état-major et tout l'équipage de notre bonne vieille *Alma*...

FERGASSOU

Coquin de sort ! y parle comme un député, cet enseigne.

D'ARTELLES

... Bref, trois cents hommes au total, nous étions ce matin...

BRAMBOURG

Pas plus tard qu'il y a peu d'instants.

D'ARTELLES

... nous étions trois cents hommes très malheureux.

FERGASSOU

Malheureux, c'est-à-dire que c'était épouvantable.

D'ARTELLES

C'est bien simple : voilà six jours que sous

prétexte d'une mission secrète... et secrète... on sait ce que parler veut dire.

BRAMBOURG

Excepté les journaux, personne n'en sait rien.

ALICE

Bravo ! Fred, à propos, il n'y a toujours rien de nouveau ?

CORLAIX

Nous ne savons toujours rien ; nous attendons toujours le télégramme de Paris. Mais, je vous en prie, la parole est à l'orateur.

D'ARTELLES

Merci, Commandant. Je répète : voilà six jours que nous sommes tous consignés à bord dans l'attente de cet appareillage problématique, en sorte que ce soir, qui est peut-être notre dernier soir de paix, notre « Veille d'Armes », quoi, nous nous apprêtions tous à souper à la mode des anciens chevaliers...

ALICE

Ils jeûnaient les anciens chevaliers...

D'ARTELLES

C'est bien ce que je voulais dire, Mademoiselle, nous nous apprêtions tous à jeûner comme eux, et vous nous avez épargné cette tristesse-là, Commandant, vous nous l'avez épargnée somptueusement, d'abord en nous réunissant autour d'une table de famille, et de plus, en y faisant asseoir avec nous de quoi réjouir nos yeux et de quoi réconforter nos cœurs. C'est de cela surtout que je tiens à vous exprimer notre reconnaissance. Et je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas si je lève mon verre à la santé de vos charmantes invitées plutôt qu'à la vôtre comme je devrais le faire.

(Corlaix s'incline.)

(Applaudissements, bravos, etc. Brouhaha, Corlaix se ève. Tout le monde l'imite.)

CORLAIX

Merci, d'Artelles. Gentil comme toujours !... Et sur ce... Mesdames...

(Fergassou s'avance vers Mme de Corlaix, Rabeuf vers Alice.)

FERGASSOU, à Jeanne.

Hé bé, Madame, sans avoir l'air de rien, c'est un petit compliment de derrière les fagots qu'il vous a tourné, ce d'Artelles.

JEANNE

Je crois bien. (*Elle prend le bras de Fergassou, puis s'arrête*). Et tenez, j'ai même envie de lui dire merci... Commandant Fergassou vous êtes trop gentil pour m'en vouloir. (*Elle lâche le bras de Fergassou, court à d'Artelles, passe avec lui. Jeux de scène. Ils causent à voix basse. Alice passe au bras de Rabeuf, Birodart, Fergassou, Vertillac et Brambourg ferment la marche.*)

BRAMBOURG, à Fergassou.

Vous voilà en pénitence, commandant Fergassou : privé de jolie femme.

FERGASSOU

Mon brave Monsieur Brambourg, ce qui me priverait, moi, quand je peux faire plaisir à mes amis, ce serait de ne pas le faire.

VERTILLAC

Avec l'autorisation du Commandant, si nous organisions un bridge? (*Ils sont tous passés. Ils se séparent. Rabeuf et Fergassou se retrouvent en tête à tête, au premier plan. La scène a changé pendant ce dialogue. La table est maintenant desservie, les tapis verts en place.*)

BIRODART

A la bonne heure!... Un petit bridge de mobilisation.

JEANNE

Encore ce mot.... Ah! ça, vous croyez donc tous que cette chose soit possible?

FERGASSOU

Hé! hé! les rumeurs sont assez fâcheuses.

RABEUF

D'ailleurs, Madame, c'est à vous de nous renseigner. Qu'est-ce qu'on fait à Toulon?

JEANNE

Ah ! on bavarde... on s'exalte... on compte les armées... que sais-je ?

D'ARTELLES

Bref, beaucoup de bruit pour rien

JEANNE

Mais cette mission ? Pourquoi cette mission ? C'est cela qui m'inquiète. Pourquoi envoyer l'*Alma* à Bizerte ?

CORLAIX

Ma chère Jeanne, nous ne sommes pas encore partis. Un contre-ordre est si vite arrivé.

JEANNE

Il serait le bienvenu. Quelle joie !

FERGASSOU

Alors, espérons-le.

JEANNE

En attendant, vous êtes là... sous pression.

CORLAIX

Au fait, Birodart, où en sommes-nous pour les feux ?

BIRODART

Rien de nouveau, Commandant. Nous avons toujours 24 chaudières en pression et nous pouvons appareiller et faire route 30 minutes après que vous en aurez donné l'ordre.

CORLAIX

Combien de charbon déjà brûlé ?

BIRODART

250 tonnes environ ?

CORLAIX

12.000 francs de fumée ! Mécanicien, vous coûtez cher.

BIRODART

Pas moi, la mission.

(Vertillac, Brambourg sont debout autour de la table de bridge.)

VERTILLAC

Birodart, vous en êtes?

BIRODART, à Corlaix.

Vous permettez, Commandant? (*Il va les rejoindre. Corlaix reste auprès de Fergassou et de Rabeuf. Jeanne cause à voix basse avec d'Artelles, Alice circule, servant le café.*)

JEANNE, à d'Artelles.

Vous, vous avez l'air ravi! Ça vous plairait, je parie, qu'il y eût la guerre.

D'ARTELLES

Ma foi... oui!

JEANNE

Et ceux que vous laisseriez derrière vous?

D'ARTELLES

Il n'y en a pas. Personne.

JEANNE

Comment? Personne? Vous n'avez pas de famille?

D'ARTELLES

Si... lointaine.

JEANNE

Et... c'est tout?

D'ARTELLES

Presque tout. (*Bas.*) Mauvaise !

JEANNE

Chut ! prends garde !

ALICE

Monsieur d'Artelles, à mon secours ! Toute seule, je n'arriverai jamais à satisfaire ma clientèle.

D'ARTELLES, se précipitant.

Je vous demande pardon, Mademoiselle.

ALICE

Je vous charge du sucre.

D'ARTELLES

Merci de la confiance !

FERGASSOU

Enfin ! voilà donc un enseigne qui va servir à quelque chose.

ALICE, bas, à Jeanne.

Méchante, méchante !

JEANNE

Pourquoi ?

ALICE, lui montrant Corlaix.

Regarde ce monsieur, là-bas... C'est ton mari. Tu es sûre de ne pas l'oublier, des fois ? Il t'a regardée, tu sais, pendant tout le dîner... Il t'a regardée... d'un regard si tendre, si tendre... ça m'a crevé le cœur. On parle de mobilisation, personne ne sait ce qui se passera demain et toi... Qu'est-ce qu'il te racontait donc, cet enseigne ?

JEANNE

Que tu es bête ! Rien du tout, naturellement !

ALICE

« Naturellement ! » Tu es admirable. Comme si je ne savais pas ce que les hommes disent aux femmes...

JEANNE

Tu m'as l'air d'une femme, toi ! Espèce de petite fille !

ALICE

Comme si on avait besoin d'être mariée pour...

JEANNE

Oh ! ne dis pas d'inconvenances !

ALICE

Zut ! je suis une vieille fille ! Pas une petite. Les vieilles filles ont le droit de dire ce qu'elles veulent ! Et moi, ce que je veux, c'est que tu ne fasses pas de chagrin à ton mari. Tu es une brave petite bonne femme aussi vrai que ta sœur est une vieille bête dont tu fais tout ce que tu veux. Est-ce vrai ?

JEANNE, l'embrassant en riant.

Oui.

ALICE

Alors, va l'embrasser aussi, lui... le monsieur là-bas ! Ton mari...

BRAMBOURG,
qui s'est approché des deux femmes, à Jeanne.

Faut-il vous inscrire au bridge, Madame ?

JEANNE,
qui à la vue de Brambourg n'a pu se défendre d'un léger mouvement de répulsion, — d'un ton cassant

Non, Monsieur, je ne jouerai pas.

(Brambourg s'incline en souriant.)

BRAMBOURG, à Alice.

Et vous, Mademoiselle ?

ALICE

On ne sait pas... Peut-être... oui...

BRAMBOURG,
rapportant la réponse à ceux qui sont vers la table de bridge.

Madame de Corlaix dit non et Mademoiselle Perlet dit : peut-être.

ALICE, bas, à Jeanne.

Tu as une façon de rembarrer les gens !

JEANNE

Celui-là m'exaspère !

ALICE

Pourquoi ? Il te fait la cour ?

JEANNE

La cour ! Tu t'y connais !

(Alice va vers la table de bridge où Vertillac et Biroda ont déjà installés.)

VERTILLAC

Bravo, Mademoiselle. (*A Corlaix.*) Commandant, nous n'attendons plus que vous

JEANNE

Pardon, Messieurs. Mon mari ne jouera pas tout de suite si vous permettez. Il a des choses importantes à me dire.

RABEUF, à Fergassou.

Commençons toujours. On est quatre.

FERGASSOU

Eclipsons-nous sans en avoir l'air...

(En riant, ils vont rejoindre les joueurs. Ceux qui ne sont pas assis à la table de bridge se groupent pour suivre la partie. Jeanne et Corlaix restent seuls dans le salon.)

JEANNE,

qui s'est assise délibérément près du bureau de Corlaix.

Eh bien, Fred ?

CORLAIX

Vous êtes bien sûre que c'est moi qui ai à vous parler ? (*Jeanne fait un « oui » très sérieux de la tête.*) Ah ! alors... Mais qu'est-ce que j'ai à vous dire ?

JEANNE

Oh ! Fred ! Il faut que ce soit moi qui vous

souffle... dans des circonstances pareilles ? (*Affectueusement.*) Vous avez à me dire que vous auriez beaucoup de peine s'il vous fallait quitter votre petite fille sans lui dire adieu !

CORLAIX

Voyons ! Voyons ! Pour une petite fille, le départ d'un vieux monsieur n'est jamais une chose bien grave !

JEANNE

Un vieux monsieur ? Mais je vous défends de traiter ainsi mon mari... On voit bien que vous ne le connaissez pas. Si vous pouviez l'apprécier, vous sauriez qu'il est le plus brillant officier de notre marine et que je serais, moi, un monstre si je n'étais pas extrêmement fière d'être sa femme. Vous sauriez que je suis devant lui comme un enfant qui a trouvé dans son sabot de Noël un cadeau magnifique, beaucoup trop magnifique, bien au-dessus de son intelligence et de son âge. Il le regarde avec respect et il est impatient de grandir pour le connaître tout à fait...

CORLAIX

Le petit Noël s'est trompé...

JEANNE

Le petit Noël ne se trompe jamais !

(Un temps. Corlaix médite, le regard perdu. Tous les mots lui ont fait mal.)

JEANNE,
qui tripote d'une main les feuilles qui sont sur le bureau, changeant de ton.

Oh ! mais c'est un scandale abominable ! Une étrangère au milieu de ces documents secrets ! Vous la cherchez ? Mais c'est cette affreuse petite patte, cette intrigante !... Oh ! moi, je sais bien ce qu'elle veut, et vous Fred, vous ne devinez pas ? Allons, vite, vous voyez bien que je fais le guet. (*Pendant qu'elle surveille les joueurs, Corlaix qui a compris s'empare de la main de Jeanne et la baise avec passion. Jeanne éclate de rire, triomphante.*)

CORLAIX

Enfant !

JEANNE

Pas plus que vous.

(Depuis un instant, il y a de sourdes rumeurs de dispute à la chambre de bridge. Jeanne se sauve vers le sabord, s'assied et regarde au dehors.)

VERTILLAC

C'est trop fort ! (*A Corlaix.*) Commandant, je réclame votre arbitrage.

BIRODART

Moi aussi.

CORLAIX, allant à eux.

Qu'est-ce que c'est ?

VERTILLAC

Birodart est mon partenaire. Je lui annonce une longueur de carreau.

BIRODART

Pardon, pardon, mon cher, commençons par le commencement. Je demande un sans atout.

VERTILLAC

Un sans atout avec ce jeu-là. Regardez, Commandant.

BIRODART

C'est un jeu superbe.

(Pendant la querelle, Brambourg est entré dans le salon. Sans bruit, il ferme le rideau qui sépare le salon de la salle à manger.)

SCÈNE II

JEANNE, BRAMBOURG

BRAMBOURG

Fermons la cage. Ils vont se dévorer. Affreux spectacle ! (*Il fait quelque pas vers Jeanne.*) Ah ! la rade de Toulon ! Les lumières, les feux des bâtiments. Parions que vous trouvez ça très joli ?

JEANNE

Ce n'est pas votre avis?

BRAMBOURG

Si, si, mais moi, devant ces grands spectacles, je suis moins intéressé par leur ensemble que par tel petit détail que je découvre tout à coup et que je découvre d'autant plus que j'imagine qu'il est à moi seul. Aussi jugez si je le déguste en gourmet. Par exemple, ce soir, je l'ai découvert tout de suite en entrant, mon petit détail, et il est particulièrement joli. (*S'approchant encore de Jeanne qui regarde par le sabord et semble ne pas l'écouter.*) Savez-vous, Madame, pourquoi cette grande mer a été créée, pourquoi cette énorme masse sombre pleine de lueurs ?... Non ? Tout simplement pour qu'un reflet bleu, si léger qu'il est à peine perceptible, frissonne... sur la courbe blanche de votre épaule. (*Geste de pudeur de Jeanne. Elle se lève et s'éloigne de lui.*)

JEANNE

Monsieur... vous n'êtes pas au bridge ?...

BRAMBOURG

Pas encore. J'attends. Je ne me presse jamais. Pas seulement quand il s'agit de bridge, mais aussi des autres jeux, même le plus grand de tous : la vie. Oui, j'ai la fatuité de croire que mon tour viendra toujours et cela me donne une grande patience. Les rebuffades me font moins de mal. J'espère, j'attends... Oui, c'est bien cela ! j'attends. C'est délicieux de consoler.

JEANNE

Consoler ?

BRAMBOURG

Consoler.

JEANNE, changeant de ton.

Monsieur Brambourg, je vais vous faire un aveu : je suis très sotte.

BRAMBOURG, se récriant.

Oh !

JEANNE

Si, si. Je me connais bien, allez. Et la

preuve, c'est que je ne vous comprends pas. Vous croyez avoir affaire à une Parisienne. J'ai été élevée a la campagne, puis j'ai vécu en province. Toutes les finesses m'échappent. Avec moi, il faut parler franchement, brutalement, sans réticences.

BRAMBOURG

Encouragé comme je le suis...

JEANNE

Il est possible que je sois injuste. Il y a peut-être un malentendu entre nous. Dissipons-le une bonne fois, voulez-vous ?

BRAMBOURG

Vous me traitez en ennemi.

JEANNE

J'ai tort. Asseyons-nous. (*Elle s'assied devant le bureau.*) Causons gentiment, comme des camarades. (*Regard de Brambourg vers le rideau.*) Oh ! ils ne s'occupent pas de nous. (*Riant.*) Nous sommes bien seuls. Profitons-en.

BRAMBOURG, s'asseyant de l'autre côté du bureau.

Je ne demande pas mieux.

JEANNE

Et puis, plus d'images comme tout à l'heure. Vite la prose.

BRAMBOURG

C'est mon avis. Où en étais-je ?

JEANNE

Je vais vous aider. Vous disiez en dernier lieu...

BRAMBOURG, riant.

Dans mon dernier poème ?

JEANNE, riant aussi.

Oh ! oui... Que votre sort est d'attendre.....

BRAMBOURG

Je me rappelle.

JEANNE

Attention ! Vous m'avez promis des réponses très nettes. Attendre quoi ?

BRAMBOURG

Ma chance.

JEANNE

Consoler qui ?

BRAMBOURG

Vous.

JEANNE

Moi ?.., Donc je suis malheureuse ?

BRAMBOURG

Il est bien entendu que nous sommes deux camarades ?

JEANNE

Oui, oui.

BRAMBOURG

Eh bien ! prouvez-le en avouant l'évidence.

JEANNE

Pour l'instant, je n'avoue rien. J'écoute. Parlez.

(Elle a les coudes sur la table, le menton dans les mains et regarde Brambourg bien en face.)

BRAMBOURG

Allons, ne me prenez pas pour plus simple que je ne suis. Pardi ! vous vous donnez le change à vous-même en vous répétant « c'est un officier de grande valeur ». Évidemment... c'est presque un grand homme... D'accord ! mais en amour, la vérité, la voilà toute crue, comme vous la désirez : votre mari a le double de votre âge.

JEANNE

Même un peu plus.

BRAMBOURG, encouragé.

Plus du double de votre âge. Alors, dans votre déconvenue, pourquoi rester si froide, si tranchante ? Vous ne croyez donc pas au dévouement, à l'abnégation, à la folie ? au respect aussi, oui, au respect. Qu'est-ce que je vous demande, moi, un peu de confiance, le droit de souffrir de vos déceptions, d'être... votre ami... qui vous aime...

JEANNE, se levant.

Enfin !

BRAMBOURG

Si vous vouliez, je...

JEANNE

Cela suffit, Monsieur. C'est très clair, maintenant. Je puis vous répondre. Soyez tranquille, je ne ferai pas du drame de mauvais goût. Écoutez seulement ceci : J'aime mon mari, oui, je l'aime, et par contre... je ne suis pas sûre d'éprouver pour vous une estime particulière. Si je ne suis pas extrêmement claire, dites-le. Je tiens avant tout à nous éviter à tous deux de nouvelles humiliations.

BRAMBOURG

Mes compliments. Bien joué. J'ai été fait comme un gosse.

JEANNE

Et puisque nous n'avons plus rien à nous dire, rien, jamais, excusez-moi. (*Appelant par le rideau.*) Monsieur d'Artelles ?

BRAMBOURG, se levant.

Pardi !

(Jeanne se retourne vivement vers Brambourg. Corlaix entre, il les examine l'un après l'autre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, CORLAIX, D'ARTELLES

entré à la suite de Corlaix.

CORLAIX

Qu'y a-t-il, Jeanne ? (*Jeanne fait « non » de la tête.*)

JEANNE

Rien du tout. Monsieur d'Artelles, voulez-vous me conduire sur le pont. J'ai besoin d'air.

(Sortent Jeanne et d'Artelles.)

SCÈNE IV

CORLAIX, BRAMBOURG

(Un temps. Brambourg esquisse un départ vers le rideau. Corlaix l'appelle.)

CORLAIX

Brambourg ?

BRAMBOURG

Commandant ?

CORLAIX,

cherchant dans ses papiers, sur son bureau.

Au rapport, j'ai trouvé un motif de punition... (*Il trouve le rapport.*) Voilà ! (*Il le parcourt.*) Fichtre ! comme vous y allez ! Pourtant Dagorne est un bon sujet. Ah ! vous savez les rédiger, vous, les motifs, les motifs qui font des petits.

BRAMBOURG

Mon Dieu, Commandant...

CORLAIX

Mon Dieu, oui, un commandant qui punirait sans enquête, tarif d'une main, motif de l'autre... ma foi, je crois bien que ce commandant flanquerait à ce pauvre diable trente jours de prison effective... le maximum, vous ne croyez pas, vous?

BRAMBOURG

Trente jours... c'est beaucoup.

CORLAIX

Disons même que c'est trop. En somme, quoi? Il a parlé à haute voix sur la passerelle, Dagorne? et c'est à peu près tout... Parler sur la passerelle, ça mérite bien... voyons, deux jours... de police... de police simple, s'entend! avec sursis.

BRAMBOURG

Sursis?

CORLAIX

J'en étais sûr? Vous trouvez maintenant que c'est peu, là... Vous voyez bien que vous êtes féroce.

BRAMBOURG

Mais je vous assure que non, Commandant... je serais plutôt le contraire.

CORLAIX

Fichtre!... Débonnaire alors?

BRAMBOURG

Ma foi oui, je me vois assez comme ça.

CORLAIX

Ça ne m'étonne pas. Je parie que les tigres s'estiment bons comme pain et les moutons méchants comme gale.

BRAMBOURG

Il y a du pour et du contre, c'est selon.

CORLAIX

Selon quoi?

(Brambourg : geste.)

CORLAIX

Dites-le donc.

BRAMBOURG

Commandant, je ne me permettrais pas de discuter...

CORLAIX

Pourquoi cela? Mes cinq galons vous impressionnent.

BRAMBOURG

Il y a un peu de cela.

CORLAIX

Sapristi! mon cher, vous êtes marin, comme moi, je suppose et vous vous inquiétez de galons?... Nous, marins, qui avons cet avantage inouï de jouir d'une discipline alerte et souriante, d'une bonne fille de discipline sans raideur et sans façon... d'une discipline joyeuse, paternelle. . et forte tout de même... et sûre... nous qui jouissons de cela, nous n'allons pourtant pas y renoncer, hein? nous n'allons pourtant pas les jeter par-dessus bord... ce serait ma foi trop bête! et puisque la mer nous permet de bavarder ici, vous et moi, d'égal à égal... puisque vous avez le droit, puisque vous avez le devoir de me dire en face : « Je ne suis pas de votre avis, vous avez tort! » puisque vous devez me dire cela, sapristi! dites-le moi... si vous le pensez. Voyons, mon ami, dites-le moi donc.

BRAMBOURG

Dame.

CORLAIX

Je vous en prie.

BRAMBOURG

Eh bien, Commandant... vous êtes, vous pour l'indulgence contre la sévérité, et vous avez raison, vous, parce que vous êtes, vous, un cas particulier.

CORLAIX

C'est bien de l'honneur. Je me serais cru un cas tout à fait général.

BRAMBOURG

Oh! Commandant! vous êtes excessivement modeste. Un officier comme vous...

CORLAIX

C'est entendu. Si cela vous est égal, passons aux officiers... pas comme moi?

BRAMBOURG, s'inclinant.

C'est justement à eux que je voulais en venir... Je me trompe peut-être, mais j'imagine que ces officiers-là ne pourraient être comme vous... pour l'indulgence contre la sévérité... sans inconvénients majeurs.

CORLAIX

Quels inconvénients?

BRAMBOURG

Il n'en manque pas.

CORLAIX

Par exemple!

BRAMBOURG

C'est délicat.

CORLAIX

Si vous craignez que je ne comprenne pas...

BRAMBOURG

Voyons, Commandant!

CORLAIX

Vous hésitez tellement!

BRAMBOURG

J'ai peur de m'expliquer très mal.

CORLAIX

Vous avez pourtant la langue assez bien pendue.

BRAMBOURG

Voyez! Commandant! vous êtes toujours pour l'indulgence.

CORLAIX

Brambourg!... Voyons?... Elle a donc peur du clair de lune, votre idée de derrière la tête que vous n'osez la sortir.

BRAMBOURG

Je n'ai aucune idée de derrière la tête et d'ailleurs rien n'est plus simple au fond. Si j'étais indulgent, moi, comme vous l'êtes, vous, mon indulgence courrait grand risque d'être prise pour de la faiblesse et peut-être pour de la complaisance.

CORLAIX

Par qui?

BRAMBOURG

Par tout le monde.

CORLAIX

C'est beaucoup de monde ! vos subordonnés?... vos supérieurs.

BRAMBOURG

Tout le monde. (*Silence. Il continue après avoir hésité.*) Et sur terre comme sur mer... Il y a naturellement des hommes privilégiés... ceux dont le mérite...

CORLAIX

C'est entendu. Mais les autres hommes?

BRAMBOURG

Les autres hommes? Dame, j'en sais qui ont voulu tenter l'aventure d'être bons... d'être trop bons... et qui s'en sont mal trouvés. Ils cherchaient à se faire aimer... ils se sont fait mépriser... berner...

CORLAIX

Diable de diable!... A ce point?...

BRAMBOURG

Commandant, vous vous moquez de moi... Mais cette fois, vous avez tort... Je pourrais citer des cas... j'en sais de lamentables...

CORLAIX

Citez, mon cher, citez!...

BRAMBOURG

A quoi bon, Commandant?... La liste est trop longue des hommes de cœur bafoués par la canaille...

CORLAIX

Ma foi! vous êtes trop jeune pour avoir souvent voyagé et tout de même vous êtes revenu de beaucoup de pays.

BRAMBOURG

Oh! je n'ai pas besoin de quitter la France... ni même Toulon... Des soldats qui carottent leurs officiers?... des valets qui pillent leurs maîtres?... des femmes qui trompent leurs maris?... que diable n'a pas vu cela partout et mille et dix mille fois!

CORLAIX

C'est toujours instructif à rappeler. . quand c'est à propos.

BRAMBOURG, qui poursuit.

Il n'y a pas si longtemps que je l'ai vu.

CORLAIX

Où?

BRAMBOURG

Dans ma propre famille.

CORLAIX

Il vous est peut-être pénible de remuer...

BRAMBOURG

C'est une vieille histoire... et d'ailleurs une histoire très laide!... l'histoire d'un de mes oncles que j'aimais beaucoup et qui était vraiment un brave homme... un homme excellent... non sans valeur ma foi... il n'était plus jeune... mais il était encore loin d'être vieux... (*Corlaix allume une cigarette et n'en offre*

pas à Brambourg.) Bref, un vilain jour... oh! il y a longtemps de cela : j'avais dix ou douze ans, lui quarante ou cinquante, un vilain jour, la fantaisie le prit de se marier... Il avait vécu seul jusqu'alors, mais sa solitude lui pesa tout à coup. Dieu sait pourquoi. Il crut très bien faire en épousant une femme jeune et jolie qui, d'ailleurs, lui témoignait, paraît-il, beaucoup d'amitié.

CORLAIX

Ah bah! il crut bien faire?

BRAMBOURG

Il faut croire puisque... mais la suite prouva qu'il avait mal fait! Je ne sais pas si je vous ai dit que mon oncle était un homme bon... indulgent... indulgent à l'excès.

CORLAIX

Je l'avais deviné.

BRAMBOURG

Sa femme n'était pas une mauvaise femme, mais c'était une femme jeune et jolie... Vous

voyez cela d'ici, une jeune et jolie femme au bras d'un mari trop bon... trop indulgent... et pour comble trop vieux... Je veux dire trop vieux pour elle.

CORLAIX

Tout est relatif en ce bas monde.

BRAMBOURG

Donc, ma jeune et jolie tante n'avait pas épousé mon brave homme d'oncle depuis cinq minutes que tout chacun lui faisait la cour.

CORLAIX

Il y a tant de goujats...

BRAMBOURG

D'accord. Et c'est au mari de veiller. Et mon oncle n'y veilla point... n'y veilla jamais. Il y a des aveugles de naissance et des aveugles par accident. Mon brave homme d'oncle était aveugle par vocation.

CORLAIX

Monsieur votre oncle m'intéresse mystérieu-

sement. Sa jeune et jolie femme, Madame votre tante... que fit-elle, en fin de compte de sa vieille bête de mari?

BRAMBOURG

Elle le respecta trois ou quatre semaines... elle lui fut fidèle trois ou quatre mois... et puis...

CORLAIX

Et puis?

BRAMBOURG

Et puis elle le berna... je veux dire qu'elle prit un amant.

CORLAIX

J'avais compris.

BRAMBOURG

Un garçon charmant, d'ailleurs... jeune et joli comme elle-même. Mon oncle l'adorait et ne jurait que par lui.

CORLAIX

Tiens, tiens, tiens, tiens!

BRAMBOURG

Mon oncle sut bientôt à quoi s'en tenir.

CORLAIX

Vous m'étonnez. Je me suis laissé dire que les maris trompés ne savent jamais...

BRAMBOURG

Mon oncle avait des amis qui ne voulurent pas être complices.

CORLAIX

Vous m'en direz tant.

BRAMBOURG

Bref, il fut averti... oh! discrètement... la puce à l'oreille... Mais il n'y a que le premier soupçon qui coûte.

CORLAIX, entre ses dents.

Vous croyez?

BRAMBOURG

Mon oncle, bon gré mal gré, sut par consé-

quent tout ce qu'il devait savoir. Mais il était aveugle par vocation, et il avait trop aimé sa femme innocente... il continua à l'aimer coupable... Elle, inquiète d'abord... puis étonnée... puis vexée... humiliée, puis méprisante... eut tôt fait de s'enfuir avec son amant quelques six semaines plus tard... et en claquant les portes... Pour avoir été un mari trop débonnaire... le pauvre homme perdit ainsi d'un coup honneur et bonheur. Il mourut deux ou trois ans plus tard.

CORLAIX

Tant mieux pour lui. Et je l'en félicite. (*Silence.*) A propos, l'histoire est terminée?

BRAMBOURG

Mais oui.

CORLAIX

Vous ne vous rappelez pas d'autres détails?... Par exemple, sur ces excellents amis de Monsieur votre oncle... ces admirables amis... qui ne voulurent pas être complices?...

BRAMBOURG

Ma foi, je vous avoue...

CORLAIX

Dommage! je m'y intéressais, moi, à ces amis... à ces bons amis, honnêtes gens... sincères... l'histoire est vraiment finie? Brambourg, vous êtes bien de service, ce soir?

BRAMBOURG

Mais oui, Commandant, je suis de garde.

CORLAIX

En ce cas, faites-moi donc le plaisir d'aller donner un coup d'œil personnel... vérifier qu'un homme est réellement éveillé dans chaque armement... faire une ronde dans tout le bâtiment... de l'avant à l'arrière comme c'est votre devoir et ne revenez qu'après avoir bien vérifié que tout est à poste et en ordre.

BRAMBOURG

Très bien, Commandant!

(Il sort, Corlaix hausse les épaules et jette sa cigarette. Un temps.)

SCÈNE V

CORLAIX, JEANNE, D'ARTELLES, DAGORNE, puis VERTILLAC, RABEUF, BIRODART, FERGASSOU

JEANNE

Fred, un T.S.F.

DAGORNE, sur le seuil de la porte.

La télégraphie sans fil vient de recevoir ça, Commandant.

CORLAIX

Merci, Dagorne.

(Dagorne salue et sort.)

JEANNE

Lisez vite. C'est peut-être une bonne nouvelle... Pourquoi me regardez-vous ainsi, Fred?

CORLAIX

Parce que vos yeux me font du bien. Ah! ils ne sont pas chiffrés, eux! Pas besoin de dictionnaire. Seulement que de choses ils n'ont pas encore vues ces yeux-là!... Toutes ces vilaines bêtes sournoises qui traînent autour de nous. Comme ils regardent franc et clair! Jeanne, gardez-moi toujours ces yeux-là! ce sont mes meilleurs amis. Au travail! (*Aussitôt entré d'Artelles est allé derrière le rideau porter la nouvelle de la dépêche. Vertillac entre suivi des autres officiers. L'un d'eux ouvrira complètement le rideau.*)

FERGASSOU

Une dépêche, Commandant?

RABEUF

Une dépêche! diable!

CORLAIX

Vertillac, le D.C.C. s'il vous plaît. (*Il s'installe devant son bureau et commence le déchiffrage. Fergassou lit par-dessus son épaule.*

Les autres officiers groupés à l'écart attendent le résultat. Jeanne cause avec d'Artelles à l'autre bout de la scène.)

FERGASSOU

Ah! de cette guerre tout de même!

JEANNE

Est-ce un long déchiffrage?

D'ARTELLES

Non, Madame, le commandant est très habile.

JEANNE

Eh bien, Fred, où en êtes-vous?

FERGASSOU

Oh! c'est déjà très intéressant. (*Il lit par-dessus l'épaule de Corlaix.*) Marine Paris à vice-amiral *Austerlitz* pour contre-amiral *Fontenoy* et capitaine de vaisseau *Alma.*

JEANNE

Après?

FERGASSOU

C'est tout pour l'instant. Le reste est encore dans l'œuf.

JEANNE

C'est interminable!

FERGASSOU

Hé! hé! il faut le temps.

JEANNE

Au moins, vous, Monsieur d'Artelles, vous êtes gentil, vous ne croyez pas à la guerre.

D'ARTELLES

Dites, pour être plus exacte que je n'ose pas l'espérer.

JEANNE

Ne parlez pas ainsi.

D'ARTELLES

Si je parlais autrement, vous me mépriseriez. Alors, j'aime mieux dire la vérité. C'est que vous êtes une Française, Madame, et

vous verrez que les Françaises seront plus héroïques encore que ces Lacédémoniennes si vantées, qui faisaient des mots historiques au départ des guerriers... vous verrez... vous verrez... Elles embrasseront tout simplement leur mari, leurs frères... et elles se tairont... Ce sera beaucoup plus beau.

(Pendant ce colloque, sur un signe de Fergassou, tous les officiers se sont groupés derrière Corlaix pour suivre le déchiffrage avec anxiété. Maintenant le déchiffrage est fini. Sensation. Les visages des jeunes rayonnent. Les vieux sont plus graves. Corlaix fait signe de se taire en montrant Jeanne.)

JEANNE

C'est fini!... Eh bien, Fred?

CORLAIX

Oh! dépêche banale... (*Il lit.*) Marine... Paris..., etc... Dispositions prévues par précédents télégrammes numéros 457 et 462 désormais sans objet aucun navire ne devant se rendre à Bizerte jusqu'à nouvel ordre; faites immédiatement éteindre ses feux au croiseur *Alma* et rentrez dans le service normal. Transmettez. Accusez réception.

JEANNE

Mais c'est le contre-ordre exprès, cela?... Vous ne partez plus. L'*Alma* reste à Toulon. Alors, c'est la paix? Évidemment, puisque vous ne partez plus. Eh bien, Fred, vous ne dites rien?

CORLAIX

C'est le contre-ordre, en effet.

JEANNE

Donc, la paix?

CORLAIX, brève hésitation.

Heu... vous l'avez dit.

JEANNE

La paix!... (*Courant dans une grande joie, vers le fond.*) Alice! Alice!... où est-elle encore?... Elle est insupportable! Alice, c'est la paix. (*Elle sort en coup de vent dans la coulisse.*) C'est la paix!...

(Tous suivent sa sortie des yeux. D'Artelles ferme la porte derrière elle, attend qu'elle se soit éloignée, puis se retourne brusquement.)

D'ARTELLES

Messieurs, tous ensemble... hip! hip! hip!

TOUS

Hurrah!

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins JEANNE

(Grande joie. On se donne des grandes tapes sur les épaules. On se serre les mains. On rit sans motif.)

CORLAIX

Doucement, Messieurs, ce n'est encore qu'une espérance.

FERGASSOU

Basée sur un fait.

CORLAIX

Je le reconnais.

BIRODART

Si on nous garde à Toulon...

VERTILLAC

C'est qu'on a besoin de nous.

D'ARTELLES

On veut que la division des croiseurs rapides soit au complet.

VERTILLAC

Ce que mes canons seraient contents s'ils savaient ça!

CORLAIX, à Vertillac.

J'y pense, ça ne doit pas vous aller plus qu'il ne faut, à vous?

VERTILLAC

Pourquoi donc?

CORLAIX

Parce que Madame Vertillac vient d'accoucher... parce que vous n'avez pas encore vu votre enfant!... Partir pour la guerre dans des

conditions pareilles, on a vraiment le droit de manquer un peu de...

VERTILLAC

Commandant, je ne suis probablement pas le seul parmi les officiers de France et je serais certainement le seul à ne pas tirer l'épée avec enthousiasme.

CORLAIX, lui serre la main.

Excusez-moi, mon cher, je n'en ai jamais douté. Je savais que vous diriez cela, mais j'ai voulu me payer la petite joie de vous l'entendre dire... Tout de même vous n'en êtes pas moins papa... inquiet de personne chez vous? La santé?

VERTILLAC

Mille fois merci, Commandant. La maisonnée se porte comme le Pont-Neuf.

CORLAIX

Bravo! vrai, ça me fait plaisir! Mon cher, faites-moi l'amitié de venir déjeuner demain à ma table; nous décoifferons une bouteille à la santé du nouveau-né.

VERTILLAC

De tout mon cœur, Commandant.

CORLAIX

Ma femme, Messieurs, cachez-lui votre joie pour ne pas gâter la sienne.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE

Je suis contente, mais contente!

CORLAIX

Birodart, mon vieux... faites éteindre les feux, voulez-vous?

BIRODART

A vos ordres, Commandant! (*Il se sauve.*)

VERTILLAC

Commandant, voulez-vous m'excuser? Un ordre oublié... (*Il le suit.*)

RABEUF

Moi aussi... Plusieurs ordres!... (*Il sor .*)

FERGASSOU

Et alors? Ils foutent tous le camp? Commandant! c'est colossal! Tenez! Laissez faire : je vais leur dire ce que je pense d'eux! (*Il sort également.*)

(Toutes ces répliques et toutes ces sorties en même temps et très vite dans une gaieté fébrile.)

JEANNE, éclatant de rire.

Mais ils sont fous! Tout le croiseur est devenu subitement fou. Pourquoi se sauvent-ils?

CORLAIX

Je suis le seul qui aie le bonheur d'avoir ma femme à mes côtés, ce soir... Ils sont allés écrire, n'en doutez pas et attendez-vous à être chargée d'une infinité de lettres tout à l'heure.

(*Il sonne.*) Ça devient contagieux! Personne à la timonerie! Il faut pourtant faire armer le canot à vapeur.

D'ARTELLES

Commandant...

CORLAIX

Non, mon cher, inutile... j'ai aussi d'autres ordres à donner. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

JEANNE, D'ARTELLES

JEANNE

C'est vrai, il faut partir. (*Elle cherche son manteau.*) Heureusement que vous me restez fidèle, sans cela je ne trouverais jamais mon manteau.

D'ARTELLES,
qui trouve le manteau à l'autre bout de la pièce, éclatant de rire.

Le voilà, vous ne brûliez guère.

JEANNE

J'aurais pu chercher longtemps. (*D'Artelles l'aide à enfiler son manteau.*) Allons bon! et la manche maintenant! j'ai retrouvé mon manteau, mais j'ai perdu la manche. Cela peut-il vous rendre stupide une grande joie.

D'ARTELLES

Oh! oui.

JEANNE

Comment oui? Tu n'es pas joyeux, toi?

D'ARTELLES

Par exemple!

JEANNE

Mais puisque c'est la paix!

D'ARTELLES

Ah! en effet. (*Joyeusement, malgré lui.*) Je ne pensais plus à ça!...

JEANNE

Pourquoi ris-tu?

D'ARTELLES

Je ne ris pas.

JEANNE

Ah! eh bien, moi je ne ris plus.

D'ARTELLES

Tant pis pour moi. C'était si charmant, si communicatif... Je riais comme un idiot. Pourquoi me demandes-tu?... Hé! mon Dieu, parce que, parce que je suis jeune, parce que tu as une robe adorable, parce que tu es délicieusement jolie... Voilà! Tu me regardes?

JEANNE

Je ne te reconnais pas. Et tous ces officiers non plus.

D'ARTELLES

Chut! ils écrivent. Ne les dérange pas. Ce sont des enragés. Tu sais que la marine est notre plus grande école de littérature!

JEANNE, qui n'écoute pas.

Cette dépêche... qu'est-ce qu'elle signifiait au juste?

D'ARTELLES

Hé! le commandant te l'a bien dit!

JEANNE, même jeu.

La paix peut-elle rendre si joyeux des officiers français?

D'ARTELLES, très sérieux, maintenant.

Ne les calomnie pas. Tu en aurais vu bien d'autres si la dépêche avait apporté une meilleure nouvelle. J'en sais quelque chose. Mon père était à Saint-Cyr quand la guerre de 70 éclata. Il m'a raconté souvent... Ah! je te jure que ce fut une belle fête. Toute la promotion en même temps recevait le grade de sous-lieutenant. Sous-lieutenants tout à coup en pleine bataille!... des gamins de vingt ans, songe donc!... La grande veine, quoi! Tu ne peux pas t'imaginer comme ils hurlaient de joie. Immédiatement sans qu'on n'ait jamais pu savoir qui en avait eu l'idée le premier, ils firent un beau serment de gosses et de Français. Un serment absurde, mais si beau... Celui de charger leur première charge en gants blancs

et le casoar au képi. Toute la journée ce fut un délire indescriptible. C'était à qui aurait le premier son galon cousu sur sa manche. Songes-y! un galon qui vous donne le droit de s'exposer plus que les autres! On se bousculait, on se battait déjà. On parlait sans entendre les réponses. Les petites lingères de l'école ne savaient où donner de la tête. Elles cousaient, elles cousaient des galons sans relâche, et le soir, chacune d'elles comptait plusieurs centaines de francs dans sa poche et plusieurs centaines de baisers à son cou. Des pourboires tout ça! Ah! comme ça sonnait clair! la belle musique! les secrets les mieux gardés jusqu'alors on ne peut plus les tenir. (*Prenant les mains de Jeanne.*) On est ivre, on est fou!

JEANNE

Georges!

D'ARTELLES

Pardonne-moi... J'ai perdu la tête... Je m'étais juré de ne rien changer aux choses Tu ne t'étais pas aperçue...

JEANNE

C'est la guerre. (*Passant la main sur le front*

de d'Artelles et le regardant avec une infinie pitié.) La guerre ! et tu vas partir...

LA VOIX DE DAGORNE,

par l'entrebâillement de la porte.

Le canot à vapeur est paré.

(La porte se referme. Jeanne et d'Artelles se sont séparés.)

JEANNE

Moi aussi, il faut que je parte et peut-être que jamais...

(Elle n'a pas le courage d'achever.)

D'ARTELLES

Non ! cela serait une trop grande injustice ! Tu ne peux pas t'en aller ainsi !... Tiens, je t'en supplie... Il est dix heures : à onze heures, le canot à vapeur doit retourner à terre pour le service... c'est moi qui l'expédierai, personne ne sera là... donne-moi cette heure-là, cette toute petite heure... Ne dis pas non !

JEANNE

Tu sais bien que c'est une chose impossible.

D'ARTELLES

Mais non! sous la capote du canot qui peut voir s'il y a une femme ou deux? Ne dis pas non tout de suite. Une ruse quelconque... un objet oublié, par exemple... Tout le monde court à sa recherche... Tu restes seule sur le pont. Libre!

JEANNE

Assez!

D'ARTELLES

Ma chambre est juste en face de l'échelle du panneau des officiers. D'ailleurs, tu connais le croiseur... Je t'en supplie, si j'ai mérité un beau souvenir, fais qu'il n'y ait qu'une femme tout à l'heure, sous la capote du canot, et cela est facile avec la complicité de ta sœur. Dans une heure, tu repartiras sans que personne t'ai vue. Songe que peut-être jamais...

JEANNE

Oh! tais-toi!

SCÈNE IX

LES MÊMES, ALICE, puis FERGASSOU.

ALICE, un paquet de lettres à la main.

Onze lettres ! je suis le vaguemestre de l'*Alma*, le croiseur le plus écrivassier de France (*A Jeanne.*) Tu es prête ? Tout le monde attend à la coupée. (*Elle s'habille.*)

FERGASSOU, entrant, une lettre à la main.

Mademoiselle Perlet est ici ?... Eh, oui donc ! c'est vous qui vous chargez de la corvée?

ALICE, prenant la lettre.

La douzaine ! A la bonne heure !

FERGASSOU

Voilà comme nous sommes. Surtout ne lisez pas les adresses, vous en apprendriez des choses !

ALICE

Soyez tranquille! en route.

(Jeanne toute indécise, très émue, échange un long regard avec d'Artelles, puis elle laisse tomber son sac dans une potiche sur la cheminée.)

JEANNE, à Alice.

Viens.

ALICE, qui a vu le jeu de scène.

Ton sac?

JEANNE, bas.

Laisse, laisse. Tais-toi. Il faut que je te parle. (*A Fergassou.*) Au revoir, Commandant.

FERGASSOU

Mais...

JEANNE

Non, non, je vous en prie, ne bougez pas. Je veux que vous restiez ici.

FERGASSOU

A vos ordres, Madame.

JEANNE, à d'Artelles.

Monsieur... (*D'Artelles s'incline.*)

ALICE, qui suit Jeanne, bas.

Eh bien?

JEANNE, bas.

Viens, ma grande...

(Elles sortent.)

SCENE X

D'ARTELLES, FERGASSOU,
puis BIRODART, puis VERTILLAC,
puis RABEUF, puis CORLAIX.

FERGASSOU

Savez-vous pourquoi elles complotent comme ça, ces petites femmes! Hé! pardi, c'est pour faire les adieux au mari sans qu'il y ait un public de tous les diables!

D'ARTELLES, inquiète.

Ils sont tous là-haut?

FERGASSOU

Evidemment. Ils n'ont pas de tact. Les femmes, voyez-vous (*d'Artelles qui ne l'écoute pas, prête l'oreille aux bruits du dehors. Fergassou le prend par le bouton de sa veste*). Conférence, petite conférence. Nos femmes de France, voyez-vous, elles n'ont pas leurs pareilles ; j'en ai connu de toutes les couleurs et de tous les sexes : de ces Congolaises qui vous donnent la chair de poule, comme les nuits sans étoiles, de ces Kabyles avec des seins comme des piquants qu'on a envie d'y accrocher son chapeau, de ces petites mécaniques de Japonaises toutes en cire et même des Laponnes qui semblent des chiens bassets trottant sur leurs pattes de derrière... Eh! bien, savez-vous quelle est celle qui m'a encore le mieux trompé? Mon cher, c'est une Auvergnate. Chaque fois qu'elle m'avait fait bien cocu, — je ne sais pas si je me fais comprendre, — mais là, bien comme il faut, elle s'arrangeait

de telle façon que c'était encore moi, benêt qui devais la consoler. Ah ! nos femmes de France ! Bon Diou !

BIRODART, entrant.

Madame de Corlaix a laissé son sac quelque part, vous ne l'avez pas vu, d'Artelles?

D'ARTELLES

Non.

VERTILLAC, entrant.

Le sac doit être sous les coussins du divan. Madame de Corlaix croit se rappeler. (*Les coussins sont retournés.*)

RABEUF, entrant.

Non, pas sous les coussins, par terre, sous les tapis du bridge.

FERGASSOU, qui regarde.

Pas plus là que là-bas.

CORLAIX, entrant.

Ne cherchez pas. Le sac est dans une vraie cachette. La potiche qui est près de vous, Ver-

tillac. (*Vertillac retourne la potiche, le sac tombe.*) Je vous demande pardon. (*Vertillac sort emportant le sac. Corlaix va regarder par le sabord.*)

FERGASSOU

En voilà une affaire de sac.

RABEUF

Tout est bien qui finit bien.

CORLAIX

Le canot à vapeur nous passe à poupe, n'est-ce pas?

BIRODART

Oui, Commandant.

VERTILLAC, entrant.

Voici le sac. Je suis arrivé trop tard.

CORLAIX, par le sabord.

Bonsoir, Alice... Bonsoir, Jeanne...

VOIX, au loin.

Bonsoir, bonsoir.

CORLAIX

Messieurs, je ne veux pas vous retenir, il est tard et peut-être que demain...

FERGASSOU

Bonne nuit, Commandant, et merci.

(Corlaix distribue des poignées de main sans quitter le canot des yeux. Quand c'est le tour de d'Artelles :)

CORLAIX

D'Artelles, mon petit, vous a-t-on parlé de ce chronomètre C que vous devez porter demain matin à 5 h. 30 à l'Observatoire?

D'ARTELLES

Non, Commandant.

CORLAIX

Ce ne sera pas très long. Vous n'avez pas trop sommeil ?

D'ARTELLES

Je suis à vos ordres.

(Sortent Fergassou, Rabeuf, Vertillac, Birodart.)

SCÈNE XI

CORLAIX, D'ARTELLES

CORLAIX

(Il va vers sa table à écrire, ouvre un tiroir et en sort plusieurs petits cahiers.)

Mon cher ami, j'ai donné un coup d'œil ces jours derniers aux carnets individuels de vos chronomètres, le chronomètre C est un animal bien extraordinaire... J'ai préparé une petite note pour le directeur de l'Observatoire... (*Il la cherche, la trouve, la remet à d'Artelles.*) Ah ! la voilà... je voulais la revoir avec vous, mais il est vraiment trop tard, emportez et demain dans votre canot de cinq heures trente, vous aurez tout le temps d'ici au quai de l'Horloge d'étudier la question.

D'ARTELLES, qui a pris la note et les calepins.

Très bien, Commandant.

CORLAIX

Ni-i, ni, c'est fini. Je ne vous retiens plus. (*La cloche du bord pique dix heures et demie.*) Dites donc, j'y pense? ce n'est pas ce diable de chronomètre qui vous a retenu à bord, j'espère?

D'ARTELLES

Mon Dieu...

CORLAIX

Sapristi, d'Artelles ! d'Artelles, mon cher, vous me faites de la peine !... Il faut du zèle, mais pas trop n'en faut! C'est très mal porté d'être un officier irréprochable.

D'ARTELLES

Commandant!

CORLAIX

Croyez-moi.., à vingt-quatre ans, on a mieux à faire dans la vie que de porter soi-même des chronomètres à l'Observatoire...

D'ARTELLES, riant.

Commandant, vous avez dû préparer l'Ecole

navale à Jersey.., faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais.

CORLAIX

Mea culpa, confiteor! J'ai porté des chronomètres, beaucoup de chronomètres ! mais ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux... Ne m'imitez pas en cela, ni d'ailleurs en autre chose.

D'ARTELLES

Commandant, on peut imiter plus mal...

CORLAIX

A cause ?... Ah ! à cause de ça ! (*Il montre les galons de sa manche.*) Au fait, c'est vrai, je suis capitaine de vaisseau depuis quatre ans déjà... j'ai la tomate... je commande un croiseur dernier cri...

D'ARTELLES

Et on parle de vous pour les étoiles.

CORLAIX

Les étoiles, d'Artelles ! les étoiles à un petit jeune homme d'à peine cinquante ans ! s'il

n'est pas content le petit jeune homme ! Tout de même pensez à ceci que je vais vous dire... et dont vous goûterez plus tard, vous-même, l'amertume... « On peut très bien être tout ensemble, le plus jeune des amiraux et le plus malheureux des malheureux bougres... » Sur ce, je ne vous retiens plus. Allez dormir ! et faites de beaux rêves, tous brodés d'or, galonnés, décorés, empanachés...

D'ARTELLES

Merci, Commandant, mais c'est à vos broderies, à vous et à vos étoiles que je vais rêver.

CORLAIX

Vous êtes un gentil garçon, d'Artelles, et je vous aime bien, mais...

D'ARTELLES

Commandant, c'est vous qui êtes trop bon. Il faudrait être un drôle d'officier pour ne pas souhaiter qu'un chef tel que vous ne fût pas le plus tôt possible à la tête de l'escadre.

CORLAIX

Dieu vous le rende ! Mais si vous tenez abso-

lument à me souhaiter quelque chose, ne me souhaitez pas trois étoiles d'argent dont je n'ai que faire, et souhaitez-moi six planches de sapin dont j'ai fort envie.

D'ARTELLES, deux pas en arrière.

Commandant?... J'ai mal entendu?... Vous n'avez pas dit...

CORLAIX

J'ai dit que j'ai la nostalgie de mon caveau de famille...

D'ARTELLES

Mais, Commandant, c'est abominable, vous n'en avez pas le droit.

CORLAIX

Je n'ai peut-être pas le droit de me tuer... mais il n'en est pas question, il est question d'une bonne fièvre secourable ou d'un bon petit choléra compatissant.

D'ARTELLES

Mais c'est affreux, Commandant! vous n'êtes pas seul.

CORLAIX

Vous trouvez?

D'ARTELLES

Comment, si je trouve?...

CORLAIX

C'est juste, je suis marié... donc, je ne suis pas seul au monde, rien de plus logique. Dites-moi un peu, d'Artelles, quel âge me donnez-vous?

D'ARTELLES

Doctum cum libro! L'annuaire vous donne cinquante ans, Commandant.

CORLAIX

Et quel âge donnez-vous à ma femme?

D'ARTELLES

Pour Madame de Corlaix...

CORLAIX

Elle a vingt-trois ans... cinquante moins vingt-trois égale vingt-sept. Vingt-sept à

l'écart... une bagatelle, hein? Vous trouvez toujours que je ne suis pas seul au monde, d'Artelles?

D'ARTELLES

Commandant!

CORLAIX

Eh bien, moi, je trouve que je le suis. Je le suis épouvantablement, d'Artelles... je le suis à crier... je le suis à crever, seul, tout seul... (*Il s'arrête devant d'Artelles, les bras croisés.*) Vous croyez que c'est une vie, ma vie? c'est un cauchemar! Quelquefois je me pince le bras pour essayer de me réveiller; d'autres fois, je m'arrête dans la rue et j'écoute stupéfait d'avoir entendu quelque chose qui bat dans ma poitrine... J'ai un cœur! moi! Pourquoi faire? qui m'a donné cela? Le bon Dieu? Allons donc! il n'est tout de même pas si bête le bon Dieu! (*Silence prolongé, d'Artelles regarde Corlaix avec une stupeur et une anxiété immenses. Corlaix s'est repris à marcher de long en large, il se calme peu à peu.*) Mon pauvre petit, vous voilà tout bouleversé. Aussi, quelle brute je fais! Il faut que je vienne vous infliger

cela, moi : la grande tirade, le déballage d'âme, le cœur tout nu !... Allons, la paix !... et surtout n'allez pas me plaindre car si je suis malheureux, je suis coupable aussi et davantage. Quand je me suis marié, il y a deux ans, ma femme n'était pas encore majeure... et moi ! ah ! ce que j'ai fait là, ma faute, mon crime... il n'y a pas de châtiment qui m'en lavera jamais ! Pensez donc, ce n'est pas quarante-huit ans que j'avais, les années vécues sur la mer comptent double, tant de choses qui nous vieillissent... les nuits de passerelle... les coups de vent... les glaces... le soleil... quarante-huit ans, moi ? j'en avais soixante !

D'ARTELLES

Commandant, Commandant ! quelle exagération. Et d'abord on ne se marie pas de force. Madame de Corlaix a dit « oui ».

CORLAIX

Est-ce qu'une jeune fille sait ce qu'elle dit.

D'ARTELLES

Peut-être pas absolument, mais...

CORLAIX

Allons donc!... (*Il s'arrête de nouveau en face de l'enseigne.*) Du diable si je sais par exemple pourquoi je vous raconte tout cela que je n'ai jamais raconté à âme qui vive!... Oui, pourquoi, pourquoi, pourquoi? Evidemment, vous me plaisez..., évidemment, si j'avais un fils j'aimerais qu'il fût ce que vous êtes. Que mon supplice vous serve d'exemple. Mon ami, ma femme avait dix ans quand elle perdit son père..., elle l'avait beaucoup aimé... elle le regrettait encore après dix autres années et c'est alors que je l'ai rencontrée. D'Artelles, elle était tellement naïve qu'elle mit sa main dans la mienne croyant qu'un mari... un mari de mon âge était un second père... et voilà tout!... un père de rechange qui allait remplacer le premier! Parfaitement, elle se figurait cela et rien d'autre... rien de plus, rien de moins. Et elle eut raison de se le figurer : peu à peu, je suis devenu le père de ma femme, d'Artelles... son papa, son vieux papa... rien de plus, rien de moins. C'est gentil n'est-ce pas?

D'ARTELLES

Commandant, je vous...

CORLAIX

Je n'ai pas fini, attendez. Vous ne savez pas ncore le plus beau; ma femme m'aime donc comme une fille aime son père. Eh bien, figurez-vous que moi, je suis assez idiot pour l'aimer autrement; comprenez-vous? Je l'aime comme un amant..., je l'aime d'amour! d'amour!... Mais riez donc, sacrebleu! c'est à se tordre!

D'ARTELLES

(Il a reculé peu à peu jusqu'à la porte.)

Commandant, je vous en supplie! Pour votre honneur et pour le mien, je n'ai pas le droit d'entendre.

CORLAIX, qui n'écoute pas.

Un martyre? Oui, quelque chose comme cela, un martyre, un martyre de toutes les heures... Un martyre de toutes les minutes... J'étouffe et je suffoque... J'aime ma femme... (*Il rit.*)

D'ARTELLES, il est dans le chambranle.

Commandant, taisez-vous, taisez-vous!

CORLAIX

Et c'est une impasse... Pas d'issue... Pas même un trou dans le mur... Rien. Si, quelque chose tout de même... Les six planches... les six planches... Mais alors... Vite... Vite...

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

La scène représente la chambre de d'Artelles. A gauche, le lit. Au fond, un hublot caché par un rideau.

Au lever du rideau, Jeanne et d'Artelles sont assis côte à côte.

SCÈNE PREMIERE

JEANNE, D'ARTELLES

D'ARTELLES

Ah! bah!

JEANNE

C'est comme je vous le dis, Monsieur!

D'ARTELLES

Allons donc!

JEANNE

Comme je vous le dis!

D'ARTELLES, haussant les épaules.

Menteuse!

JEANNE

Comment as-tu dit?... Menteuse? Viens demander pardon tout de suite!

D'ARTELLES

Demander pardon, moi? jamais de la vie! D'abord on n'a jamais demandé pardon à une heure pareille...

JEANNE

A une heure pareille? dirait-on pas qu'il est...

D'ARTELLES, regardant l'heure.

Il est plus que ça...

JEANNE

Allons!

D'ARTELLES

Il est trois heures cinquante-cinq minutes douze secondes.

JEANNE

Menteur!

D'ARTELLES

Chut! je t'en supplie... la maison est en acier, mon chéri... acier, papier. Si le type d'à côté ne dort pas sur ses deux oreilles, il entend la moitié de ce que tu dis.

JEANNE, bas.

Menteur!

D'ARTELLES

Menteur? Oh! que c'est laid de dire des sottises aux gens. Ma petite fille, on ne vous a pas élevée, on vous a nourrie. Alors, pour croire il te faut voir, à présent? Très bien! vois!

JEANNE

Quoi? quatre heures? Est-ce que tu es fou! Quatre heures. Alors! Comment est-ce que je vais m'en aller d'ici, moi?

D'ARTELLES

Te frappe pas, mon chéri! Il y en a des canots, le matin. Il y en a un à six heures.

JEANNE

Pour les femmes'

D'ARTELLES

Pour les femmes habillées intelligemment. Je te prêterai une redingote. Personne n'y verra que du feu.

JEANNE

Il pousse du bord à six heures, ton canot?

D'ARTELLES

Oui. On nous préviendra. Dame, il y aura un moment délicat.

JEANNE

Oui?

D'ARTELLES

Le moment du départ. Suppose que l'officier de quart soit à la coupée.

JEANNE

Eh bien, tu te débrouilleras. Il y avait cinq officiers à la coupée, hier, et je me suis débrouillée tout de même... tu n'auras qu'à perdre ton sac, toi aussi.

D'ARTELLES

Bien sûr! Dire que je n'y pensais pas.

JEANNE

Tu ne penses jamais à rien...

(Clarté bleue assez vive, très douce.)

D'ARTELLES, exclamation de surprise.

Ah ! bah ! le circuit bleu !

JEANNE, qui s'étire.

Ça fait très joli, le circuit bleu.

D'ARTELLES

Ça fait très joli, mais ça fait extraordinaire... Oh ! extraordinaire... somme toute pas tant que ça, ils auront encore cassé quelque chose dans le circuit normal... Bande de chaloupiats... Dis donc, et ta grande sœur, Mademoiselle Alice, Alice la très chaste... quelle tête va-t-elle te faire tout à l'heure quand tu rentreras?

JEANNE

Tu te figures que je lui permets de me faire des têtes?... elle est mieux élevée que ça.

D'ARTELLES

Mes compliments. Alors, elle ne bavardera pas, tu en es sûre... mais là, sûre, ce qui s'appelle sûre?

JEANNE

Dix fois plutôt qu'une. On lui couperait les quatre membres avant de lui arracher un mot.

D'ARTELLES

Mon chéri, il faut que je te dise...

JEANNE

Quoi?

D'ARTELLES

Il y a longtemps que je voulais te dire ça... parce que je t'aime... parce que je t'aime de toutes mes forces et de toute ma pensée... parce que ça doit tout partager, tout! une maîtresse et un amant... Nous avons le droit de nous aimer, parce que nous sommes tous deux jeunes, parce que la jeunesse appelle la jeunesse, et parce qu'un homme qui a l'âge de ton mari ne peut ni ne doit faire figure d'amant auprès d'une femme qui pourrait être sa fille. Mais vois-tu, ma toute aimée, l'amour, ça s'envole aussi vite que s'envole notre jeunesse... Encore quelques printemps, encore

quelques automnes, et ton bras ne frissonnera plus dans ma main... et je ne sentirai plus battre ton poignet... Quelques étés, quelques hivers... et je ne serai plus pour toi qu'un souvenir... mon grand amour... mon premier, mon vrai premier amour... je voudrais... oh! je voudrais tellement que ce souvenir... le souvenir que tu garderas de moi... de nous, de notre tendresse... te soit toujours très doux, très consolant, très pur... toujours, toujours... jusqu'à la tombe et plus loin que la tombe... s'il y a quelque chose plus loin... je voudrais tellement, Jeanne!... Alors, écoute, écoute bien... Il faut que je te dise : hier au soir, tu m'attendais ici, je n'ai pas pu te rejoindre tout de suite, ton mari me retenait... pour cette affaire de chronomètre, je te l'ai dit... ce que je ne t'ai pas dit, c'est qu'il m'a retenu pour autre chose aussi...

JEANNE

Pourquoi?

D'ARTELLES

Il m'a retenu... Tiens... regarde, mon amour, voilà que je tremble encore rien que

d'y penser!... regarde!... c'était affreux, affreux... Il m'a retenu parce qu'il était à bout de forces et de courage... parce qu'il n'en pouvait plus, parce qu'il avait besoin de crier. Mon chéri, je ne sais pas comment j'ai le courage de te dire cela, mais... ton mari... il t'aime!

JEANNE

Naturellement qu'il m'aime.

D'ARTELLES

Tu ne comprends pas, il t'aime... il t'aime comme moi... il t'aime d'amour... (*Silence.*) d'amour... comme moi... Oh! moins passionnément parce que je suis jeune et que mon cœur brûle... moins passionnément, certes, mais plus profondément peut-être parce qu'il est vieux et qu'il souffre.

JEANNE

Il souffre?

D'ARTELLES

Le martyre... je l'ai vu pleurer! Oh! tout de même, il a beau t'aimer, je t'aime mieux!... je

t'aime mieux parce que tu te laisses aimer... Non, non, non, il ne t'aime pas comme moi, mais il t'aime mieux que tous les autres, mille fois mieux... et veux-tu me promettre... veux-tu?

JEANNE

Promettre quoi?

D'ARTELLES

Je vais te dire, mais promets d'abord.

JEANNE

Eh bien, je promets, qu'est-ce que c'est?

D'ARTELLES

Mon tout petit, ma petite fille faible... s'il vient un jour où tu ne m'aimes plus... non, ce n'est pas ça... il ne viendra jamais ce jour-là, je veux dire : quand je ne serai plus là... quand je serai parti... mort... eh bien, accorde-moi une chose... une grâce... ne plus aimer... essayer au moins... faire un effort pour ne plus aimer d'amour... pour aimer seulement d'amitié, de tendresse... pour aimer comme tu

aimais ton papa et ta maman... seulement comme ça... pour n'aimer seulement que ton mari, rien que ton mari.

JEANNE

Oui... je promets.

D'ARTELLES

Je t'aime.

JEANNE

Je te promets, mon chéri, mais tu sais ce n'était pas la peine de me faire promettre. Comprends donc : quand je me suis mariée, je ne savais pas, j'avais de l'estime, du respect, c'est tout... j'étais excusable, je savais si peu, si peu que je pourrais, je crois, lui dire que je ne lui ai jamais menti. Mais toi, je t'ai choisi, je t'ai aimé vraiment. Quelle femme serais-je, maintenant, si je me mentais à moi-même? N'aie pas peur, je t'aime... je t'aime... et je t'ai promis... et je te promets encore, mon chéri, chéri, qui vas partir! Mais pourquoi dire cela.. quand même tu mourrais avant moi, ce sera dans si longtemps... je serai tellement vieille!... Mais que je te dise aussi... veux-tu que je te dise?

D'ARTELLES

Bien sûr que je veux.

JEANNE

Eh bien, voilà : mon mari... je l'aime... je l'aime vraiment, je l'aime beaucoup.

D'ARTELLES

Eh là !

JEANNE

Ne plaisante pas, tu n'as pas le droit, c'est toi qui as commencé... c'est toi qui as dit des choses sérieuses le premier, par conséquent... oui, j'aime mon mari... pas d'amour, bien sûr, je l'aime parce qu'il est bon, parce qu'il est indulgent, parce qu'il est fier, et silencieux... et secret... et sais-tu ? à partir d'à présent, je vais l'aimer bien plus encore.

D'ARTELLES, la menaçant du doigt.

Dis donc, ne l'aime pas trop tout de même.

JEANNE

Allons, bon ! voilà qu'il devient jaloux, à

présent! (*Baisers.*) Tu m'étouffes... lâche-moi... mais lâche-moi donc, petite brute.

(Elle se dégage.)

D'ARTELLES

Mon chéri, mon amour, ma vie... il est tard... tard... nous avons encore très peu de temps à être ensemble, dans cette petite chambre où nous avons fait tenir tant de tendresse... dans cette douce petite chambre que je n'oublierai jamais plus, quand même je vivrais cent ans... Nous avons encore très peu, trop peu de temps... et alors il ne faut plus en perdre... reviens nicher ta tête là...

JEANNE

Je t'aime. Et tu vas partir.

D'ARTELLES, l'embrasse tendrement.

Chut!

(Tout en restant enlacés, ils prêtent l'oreille. La pendule sonne quatre heures et demie. Lentement Jeanne prend la tête de d'Artelles et l'embrasse sur le front.)

JEANNE

Il doit faire jour.

D'ARTELLES

Oh! si peu... je parie qu'il fait encore noir comme dans un encrier. (*Il va à la fenêtre, écarte le rideau, dévisse l'écrou de cuivre, le hublot s'ouvre. D'Artelles jette un cri.*) Eh là!

JEANNE, sursautant.

Quoi? qu'as-tu? Tu t'es fait mal?

D'ARTELLES

Mon Dieu!

JEANNE

Mais quoi? Tu es blessé?

D'ARTELLES, se retournant.

Non! (*Il a repoussé le hublot et revient vers elle.*) Jeanne! Jeanne!

JEANNE

Enfin, parle. J'ai peur!

D'ARTELLES

Jeanne, c'est horrible, c'est épouvantable!

JEANNE, articulant à peine.

Ah!... Ah!

D'ARTELLES, la prenant dans ses bras

Le bateau...

JEANNE

Eh bien?

D'ARTELLES

Le bateau est appareillé! Nous sommes en mer!

JEANNE,

ahurie d'abord, ne comprend pas, puis reprend son souffle.

Comment, en mer?

D'ARTELLES

En mer! en pleine mer! je ne vois plus la côte, nous marchons.

JEANNE

Ah! (*Elle court au hublot, ouvre à son tour, regarde. Silence.*) Je suis perdue!

Silence.)

D'ARTELLES

Mais comment diable est-ce possible!... enfin!... On n'aurait prévenu personne alors? Et nous n'aurions rien entendu?

JEANNE

Je suis perdue!

D'ARTELLES

Et le bruit des hélices... et les trépidations!...

JEANNE

Je suis perdue!

D'ARTELLES

Pourtant, il faut savoir... les hélices à la rigueur... le bruit des machines auxiliaires couvre tout... mais il faut... il faut que nous sachions... Je vais sonner.

(Il a fermé les rideaux sur elle : on ne la voit plus, l'entend plus ; il semble être seul dans la pièce.)

SCÈNE II

JEANNE cachée, D'ARTELLES, FOURDYLIS

(Silence d'un quart de minute. On frappe à la porte.)

D'ARTELLES

Entrez!

(La porte s'ouvre. Le petit Fourdylis entre, le bonnet à la main.)

FOURDYLIS

Me voilà capitaine.

D'ARTELLES

Qu'est-ce que c'est que cette histoire? On a appareillé?

FOURDYLIS

Oui, Capitaine... Oui, Lieutenant.

D'ARTELLES

Mais pourquoi a-t-on appareillé? qui a donné l'ordre?

FOURDYLIS

J'sais pas Capitaine... Lieutenant...

D'ARTELLES

Mais quand a-t-on appareillé?

FOURDYLIS

J'sais pas Lieutenant, j'étais pas de quart... à quatre heures seulement que j'ai pris le quart.

D'ARTELLES

Tu ne sais donc rien, idiot! Va me chercher ton quartier-maître. (*Se ravisant.*) Non, reste, je le sonne. (*Il sonne de nouveau.*) Où va-t-on?

FOURDYLIS

J'sais pas, Lieutenant, on m'a pas dit.

D'ARTELLES

Mais pourquoi n'a-t-on pas prévenu les officiers?

FOURDYLIS

J'sais pas, Lieutenant, j'étais pas là.

D'ARTELLES

Tu n'étais pas là, on ne t'a pas dit, et tu ne sais rien? (*On frappe à la porte.*) Entrez. (*Entre Dagorne.*) Ah! c'est vous Dagorne! (*A Fourdylis qui se dépêche d'obéir.*) Toi, fous-moi le camp, idiot!

SCÈNE III

JEANNE cachée, D'ARTELLES, DAGORNE

DAGORNE,
le bonnet sur la tête, il salue militairement, se découvre.

A vos ordres, Lieutenant.

D'ARTELLES

Quelle mauvaise plaisanterie est-ce là? Nous voilà en mer? Où va-t-on?

DAGORNE

Nous allons à Bizerte, Lieutenant. On fait route au sud 22 Est du monde pour doubler la Sardaigne.

D'ARTELLES

Mais comment, mais pourquoi, sacré nom d'un chien ! Ce soir à dix heures, le commandant avait reçu de Paris l'ordre d'éteindre les feux.

DAGORNE

On les a bien éteints, Lieutenant. Seulement, à onze heures on les a rallumés. Y a eu contre-ordre, c'est des choses qui arrivent dans la marine.

D'ARTELLES

Enfin, quoi ? Nous sommes en guerre ?

DAGORNE

Paraît.

D'ARTELLES

Alors... le circuit bleu, c'est pour cela ?

DAGORNE

Oui, Lieutenant, on navigue sans feux. n'est-ce pas ? faut être prudent. (*Silence.*)

D'ARTELLES

Mais bon sang ! Pourquoi n'a-t-on prévenu personne ?

DAGORNE

L'appareillage s'est fait seulement avec la bordée de quart. Le Commandant a dit comme ça qu'il fallait laisser dormir ceux dont on n'avait pas besoin, rapport qu'on en aura peut-être besoin plus tard. On n'a réveillé que les officiers de service.

D'ARTELLES,

à soi-même, tête basse, geste d'impuissance.

C'était écrit ! (*Il relève la tête. A Dagorne.*) Par conséquent, nous allons à Bizerte ? A-t-on dit quand on arriverait ?

DAGORNE

J'ai entendu, sur la passerelle, M. Vertillac

qui disait comme ça qu'on y serait après-demain matin, dans les trois heures de la nuit... 420 milles à 17 nœuds, c'est bien ce qu'il faut.

D'ARTELLES

C'est M. Vertillac qui est de quart?

DAGORNE

Oui, avec M. Brambourg.

D'ARTELLES

Ah ! et une fois à Bizerte...

DAGORNE

Une fois à Bizerte, probable que personne ne sait pas encore ce qu'on fera à cette heure-ci, Lieutenant.

D'ARTELLES

Merci. Je n'ai plus besoin de vous, Dagorne.

(Dagorne remet son bonnet, salue militairement, fait demi-tour et s'en va en refermant la porte sans bruit.)

SCÈNE IV

JEANNE, D'ARTELLES

(D'Artelles vérifie que la porte est bien fermée puis écarte le rideau, Jeanne regarde la mer par le hublot, avec une fixité étrange.)

D'ARTELLES

Eh bien! tu as entendu? (*Pas de réponse*) demain nous serons à Bizerte. (*Même silence. La voix de d'Artelles devient inquiète.*) Jeanne tu ne réponds pas? (*Il court à elle*). Parle, je t'en supplie, non, ne regarde pas là! (*Il l'oblige à tourner la tête vers lui et pousse un cri de terreur.*) Ah! non pas ça! Jamais! ce serait trop horrible! (*Il ferme le hublot d'un coup de poing.*) Je ne veux pas! (*Il l'entraîne vers l'avant-scène, la fait asseoir et à genoux devant elle, il sanglote dans ses jupes.*) Je ne veux pas. Je ne veux pas.

JEANNE

Il ne faut pas que Fred sache jamais, il n'a pas mérité. Oh non !

D'ARTELLES

Ne dis pas cela...

JEANNE, elle l'attire à soi par la tête.

Non, je ne le dirai pas, n'aie pas peur, je ne le dirai pas... et puis il sera toujours temps.

D'ARTELLES

Pardon, mon amour, pardon, c'est moi qui...

JEANNE

Chut ! mon chéri, sois raisonnable. Tais-toi et pour commencer, donne-moi du courage, Georges ! allons, n'aie pas tant de chagrin, ne pleure pas, surtout ne pleure pas, sois raisonnable.

D'ARTELLES

Je t'ai entraînée...

JEANNE

J'ai accepté, je suis la seule coupable...

D'ARTELLES

Mais...

JEANNE

Mais peut-être avons-nous encore une chance... qui sait? Voyons, ce matelot... il a dit Bizerte?

D'ARTELLES

C'est là que nous allons.

JEANNE

Bien, Bizerte. Quand arriverons-nous?

D'ARTELLES

Demain soir.

JEANNE

Donc, un jour et une nuit. Mon chéri, mon petit, mon petit à moi, je t'en prie, sois brave! Je le suis bien, moi. Ecoute, il ne s'agit pas de désespérer... réfléchissons... d'abord. Nous

serons à Bizerte demain soir... d'ici là est-ce que je risque quelque chose ? Quelqu'un peut-il entrer tout à coup dans ta chambre ? Vois-tu un autre endroit sûr où me cacher ?

D'ARTELLES

Non ! Ici vaut encore mieux qu'ailleurs... la porte ferme à clé. Ah ! par exemple, il y a l'ordonnance.

JEANNE

Ton matelot ?

D'ARTELLES

Oui, Le Duc... Il est chargé de faire mon lit, ma chambre, tout enfin... Je ne vois guère comment l'empêcher d'entrer, il trouverait ça louche.

JEANNE

Est-ce que tu ne m'as pas dit qu'il t'aimait bien, que c'était un homme très sûr ?

D'ARTELLES

Oui.

JEANNE

Alors, pourquoi ne pas lui dire ?

D'ARTELLES

Tu voudrais...

JEANNE

Puisqu'il t'est fidèle. C'est un Breton n'est-ce pas ?

D'ARTELLES

Oui.

JEANNE

Alors, il vaut mieux lui dire franchement, il ne nous trahira pas.

D'ARTELLES

Oh ! quant à nous trahir, jamais ! Ce petit-là, c'est l'honneur même, seulement, il est jeune, il peut gaffer.

JEANNE

Il faut bien risquer quelque chose... ça ne durera qu'un jour et qu'une nuit en somme,

cette traversée. Maintenant, une fois à Bizerte... (*Elle regarde d'Artelles.*)

D'ARTELLES

Une fois à Bizerte, qui t'empêchera de débarquer comme tu devais débarquer à Toulon ?... de grand matin ? par la première embarcation, avec moi ?

JEANNE

Appelle ton ordonnance.

D'ARTELLES

Tu veux, tout de suite ?

JEANNE

Mieux vaut en finir d'un seul coup... après, nous réfléchirons mieux à notre aise. Sonne.

D'ARTELLES, il sonne.

C'est fait.

JANNE

Ah ! encore une chose à laquelle je ne pensais pas !

D'ARTELLES

Quoi?

JEANNE

Alice..., ma pauvre petite Alice..., que va-t-elle dire? Que va-t-elle faire tout à l'heure quand elle ne me verra pas rentrer, quand elle saura que le navire.., si je pouvais au moins lui télégraphier d'ici.

D'ARTELLES

Impossible. Tous les sans-fil passent par le bureau du Commandant. Tu te rattraperas à Bizerte.

JEANNE

A Bizerte... si tu réussis à me mettre à terre sans anicroche, une fois débarquée, que faire?

D'ARTELLES

Prendre le paquebot pour Marseille, tout de suite... Quant à ça, rien de plus simple.

JEANNE

Il en part souvent des paquebots pour Marseille?

D'ARTELLES

Deux fois par semaine, à peu près.

JEANNE

Mon chéri ! mon chéri ! Tu vois bien qu'il nous reste des chances, de bonnes chances !

D'ARTELLES

C'est vrai. Mon Dieu !

JEANNE

Je ne suis peut-être pas perdue. Mon amour, mon amour. (*On frappe.*)

D'ARTELLES

Le timonier !

LA VOIX DE LE DUC

C'est moi, Lieutenant, c'est moi, Le Duc.

D'ARTELLES, à Jeanne.

Non, c'est mon ordonnance.

JEANNE

Ouvre.

D'ARTELLES

Tu restes là?

JEANNE

Pourquoi pas, nous n'avons rien à lui cacher à lui.

D'ARTELLES, ouvrant la porte.

Entre.

SCÈNE V

JEANNE, D'ARTELLES, LE DUC

(Jeanne, assise dans l'ombre, la tête dans les mains, est placée de telle façon que Le Duc ne la voit pas.)

D'ARTELLES

Qui t'a dit de venir?

LE DUC

Personne ne m'a dit, Lieutenant. Seulement j'étais réveillé et alors comme j'ai entendu que vous sonniez une troisième fois, je me suis dit que ça devrait être comme si que vous auriez besoin de moi aussi donc.

D'ARTELLES

Tu es un bon petit, oui, tu as deviné... J'ai besoin de toi. Ferme la porte, ferme à clé.

LE DUC

A clé ?

D'ARTELLES

Oui. (*Le Duc ferme la porte, s'en retourne, avance de trois pas. D'Artelles le regarde.*)

D'ARTELLES

Le Duc, mon gosse... regarde-moi.

LE DUC

Oui, Lieutenant.

D'ARTELLES

Ecoute : cette nuit, il est arrivé un grand malheur.

LE DUC

Un grand malheur? (*D'Artelles fait oui de la tête.*) Pas à vous qu'il est arrivé, Lieutenant, ce grand malheur?

D'ARTELLES

Si, à moi, à moi... et à une autre personne.

LE DUC

On peut y faire quelque chose, Lieutenant, au moins?

D'ARTELLES

Peut-être, oui, je vais t'expliquer : Hier soir, il y avait deux dames à dîner, chez le Commandant, tu te rappelles? (*Le Duc fait oui de la tête.*) Deux dames, tu sais qui?

LE DUC

Oui-da!

D'ARTELLES

Eh bien, c'est à une de ces dames que le grand malheur est arrivé aussi... juste comme elle allait quitter le bord, figure-toi, elle est tombée évanouie... et dans ce moment-là il n'y avait personne à la coupée.

LE DUC

Il n'y avait personne ?

D'ARTELLES

Personne... personne, excepté moi. Comme tu penses bien, je l'ai tout de suite emportée pour la soigner, mais pendant ce temps-là le canot à vapeur a poussé du bord.

LE DUC

Le canot a poussé ? Mais la dame ?

D'ARTELLES

(Il regarde fixement Le Duc puis il le prend par les épaules et le tourne vers Jeanne.)

La dame ? La voilà, mon pauvre petit.

LE DUC

Oh! ma Doué! bon sang! Misère!

(Silence. Jeanne appuie sur ses yeux sa main ouverte.)

D'ARTELLES

Tu vois ce que c'est, mon gosse, Mme de Corlaix était bien malade tantôt... c'est moi qui la soignais, je n'ai rien dit à personne... naturellement.

LE DUC

Eh oui donc!

D'ARTELLES

Seulement voilà le grand malheur : nous sommes appareillés.

LE DUC

Bon sang! misère!

JEANNE

Je sais que vous aimez M. d'Artelles, n'est-ce pas? (*Le Duc fait un simple signe de tête très grave.*) Et vous aimez bien le Commandant, aussi?

LE DUC

Oui Madame, je l'aime bien... parce que le Commandant... c'est un homme juste !

JEANNE

C'est vrai. Il est juste, et il est bon aussi... très bon. Alors, il ne faut pas que le Commandant ait du chagrin. C'est cela que je voulais vous dire.

D'ARTELLES

La chose qu'il faut, c'est que personne à bord ne sache ! Tu comprends ? Demain, d'abord toute la journée, la chambre sera fermée à clé, n'est-ce pas ? Il y a deux clés je crois ?

LE DUC

Oui-da ! Celle-ci et l'autre qui est chez le chef.

D'ARTELLES

J'irai la lui prendre et je te donnerai celle-ci à toi. Comme cela nous aurons chacun notre clé et personne du bord ne pourra

entrer dans la chambre excepté nous deux... même s'il y avait le feu dans les soutes à poudre !

LE DUC

Il faut que ça soit comme ça, oui.

D'ARTELLES

Tu iras dire à l'office du carré que je suis malade et que je veux déjeûner et dîner ici. Le maître d'hôtel voudra m'apporter le menu lui-même, mais tu lui diras que j'ai très mal à la tête et que je ne veux pas qu'on fasse du bruit en cognant à ma porte. Tu lui montreras la clé en manière de preuve.

LE DUC

C'est ça, Lieutenant.

D'ARTELLES

Je ne sais pas quel quart j'aurai dans la journée, mais n'importe lequel, ce seront toujours quatre heures qu'il me faudra passer là-haut sans pouvoir du tout redescendre ni donner le moindre coup d'œil ici. Mon petit,

pendant que je n'y serai pas, tu t'arrangeras, toi, pour y être.

LE DUC

Soyez tranquille, Lieutenant.

D'ARTELLES

Et tu viendras de temps en temps, par exemple... de quart d'heure en quart d'heure, faire un petit tour sur la passerelle et me raconter si tout va bien.

LE DUC

Ayez pas crainte, Lieutenant! je ferai tout comme vous dites et j'apporterai aussi à manger à Madame... tout ce que je trouverai de meilleur... Enfin, pareil comme si ce serait vous, Lieutenant.

D'ARTELLES

Tu es un très bon petit.

LE DUC

Vous non plus, Madame, faut pas avoir crainte. Ça ira! Je vous assure que ça ira...

(*à d'Artelles*) Lieutenant, par exemple, une fois comme ça qu'on sera à Bizerte, qu'est-ce que nous ferons aussi donc?

D'ARTELLES

Nous filerons tous les trois ensemble la nuit par un pointu quelconque.

LE DUC

C'est ça. Je connais des Bicots qui ont des pointus, ça coûtera trente à trente-cinq sous, Lieutenant, rien que ça. Et après qu'on sera à terre?

D'ARTELLES

Le premier paquebot pour la France, tu comprends que ce sera le bon!

LE DUC

J'y pensais pas, c'est vrai. (*Il se rapproche de d'Artelles, bas et confidentiel.*) Si c'est des fois que vous n'auriez pas assez d'argent, Lieutenant, vous avec la dame... j'ai soixante-sept francs marqués sur mon livret de caisse d'épargne, vous savez...

D'ARTELLES

J'ai assez d'argent, ne t'inquiète pas... Mais ce n'est pas pour te refuser, tu sais, et tiens! des fois comme tu dis, s'il me manquait quelque chose, mon petit gosse, je te promets que je te demanderais tes soixante-sept francs. Donne-moi une poignée de main.

JEANNE

A moi aussi, voulez-vous?

(Jeanne lui serre la main d'une bonne et franche secousse. Le Duc reprend la main et la baise gauchement.)

D'ARTELLES

Maintenant, fous le camp, retourne à ton poste... surtout... il ne faut rien dire à personne, tu sais, à personne, jamais! pas même à ton père ni à ta mère... pas même au recteur, en confession!

LE DUC

Ayez pas crainte, Lieutenant, mon père et ma mère d'abord... et le recteur... y sont à Châteauneuf en Finistère.

D'ARTELLES

Enfin, pas un mot, hein? Foi de matelot!

LE DUC

Ils m'arracheraient plutôt la langue s'ils voulaient. A tantôt, Lieutenant et Madame...

(Il sort.)

SCÈNE VI

JEANNE, D'ARTELLES

(Un temps.)

D'ARTELLES

Tout est dit. A Dieu vat!

JEANNE

A Dieu vat! Nous voilà tous les deux prisonniers dans une même petite prison, prisonniers ensemble pour toute une grande journée de vingt-quatre heures...

D'ARTELLES

Oui.

JEANNE

Georges, combien de fois l'avons-nous désirée, combien de fois l'avons-nous souhaitée, appelée, cette journée-là! pense : quelle joie nous aurions eue tous les deux si une moqueuse fée nous avait prédit que nous allions les avoir à nous, ces vingt-quatre heures.

D'ARTELLES

C'est vrai, hélas!

JEANNE

Il ne faut pas être ingrat, tu sais! ces vingt-quatre heures nous les avons... si la fée m'avait offert...

(Bruit violent d'une porte de fer qu'on claque dans la chambre voisine.)

SCÈNE VII

JEANNE, D'ARTELLES, LA VOIX DE BRAMBOURG

JEANNE, baissant la voix d'instinct.

Qu'est-ce que c'est?

D'ARTELLES

C'est la porte de la chambre à côté.

JEANNE

Comme les bruits s'entendent d'une chambre à l'autre!

D'ARTELLES

Je t'ai dit : la maison est en acier : acier, papier. Chut! écoute!

(Fracas de chaises.)

LA VOIX DE BRAMBOURG

Nom de Dieu de nom de Dieu!

JEANNE

Qui est-ce?

D'ARTELLES

Brambourg.

JEANNE.

Brambourg? Comment? Tout à l'heure le quartier-maître a dit qu'il était de quart, Brambourg. On peut donc quitter la passerelle quand on est de quart?

D'ARTELLES

Il faut croire. Mais d'ordinaire, c'est plutôt défendu. (*Fracas de chaises. Une porte bat.*) Ah! il s'en va!

(On frappe à la porte brutalement.)

JEANNE

Oh! mon Dieu! c'est lui!

(Ils se regardent. On frappe de nouveau.)

LA VOIX DE BRAMBOURG

D'Artelles, s'il vous plaît, mon vieux. Vous ne dormez pas, que diable! depuis vingt minutes, vous ne faites que sonner toute la timonerie.

D'ARTELLES, bas.

Il sait que je suis réveillé.

JEANNE

Ouvre-lui, cela vaut mieux.

(Elle se blottit sur le lit et se cache derrière les rideaux. Nouveaux coups à la porte.)

D'ARTELLES, à Brambourg très haut.

Hein, quoi? qui est-ce?

LA VOIX DE BRAMBOURG

Moi! voyons! moi, Brambourg!

(D'Artelles arrange le rideau et fait disparaître tout ce qui peut signaler la présence d'une femme.)

LA VOIX DE BRAMBOURG

Quoi! bon Dieu! je sais comment c'est fait

un homme en chemise. Vous êtes un peu trop pudique... ne vous mettez pas en habit pour me recevoir... C'est pour aujourd'hui ou pour demain?

D'ARTELLES,

(constatant d'un regard que la chambre est en ordre.)

Hé; entrez donc au lieu de crier, entrez! qui vous en empêche?

(Brambourg secoue la porte.)

LA VOIX DE BRAMBOURG

Ouvrez donc!

(D'Artelles ouvre. Brambourg paraît.)

BRAMBOURG

Tiens! vous ne vous êtes pas couché cette nuit?

D'ARTELLES

J'allais le faire. J'ai travaillé un peu. Je tombe de sommeil... et si vous n'avez pas quelque chose de très pressé à me dire...

BRAMBOURG

Si justement, mais je ne serai pas long.

D'ARTELLES

J'écoute.

BRAMBOURG

Vous avez bien reçu, il y a quinze jours ou trois semaines, une lettre de je ne sais qui, lequel je ne sais qui, désigné pour le diable vauvert, et fiancé de neuf ou marié de frais demandait un permutant?

D'ARTELLES

Oui, une lettre du petit Garnault.

BRAMBOURG

Parfaitement, c'est ça. A-t-il trouvé son permutant, le petit Garnault?

D'ARTELLES

Pas que je sache.

BRAMBOURG

Vous le connaissez?

D'ARTELLES

Suffisamment.

BRAMBOURG

Voulez-vous lui télégraphier que je permute s'il accepte d'avoir son sac à bord de l'*Alma*?

D'ARTELLES

C'est tout ça?

BRAMBOURG

Oui, c'est tout ça... Ça ne vous paraît pas suffisant?... Moi je trouve que si... Non, vous savez d'Artelles, voilà tantôt douze ans que je roule ma bosse de Brest à Toulon pour le cap Horn avec tangage à la clé, bord à bord avec tout ce que la marine française compte de gens particulièrement mal élevés, mais avec un Corlaix, jamais encore, celui-là est le premier.

D'ARTELLES

Brambourg!

BRAMBOURG

Ah! oui, le premier.

D'ARTELLES

Qu'est-ce qu'il vous a fait?

BRAMBOURG

Toutes les saletés possibles depuis que je le connais... Hier au soir, après ce dîner idiot, il est vrai que je lui ai donné une petite leçon, mais tout à l'heure sur la passerelle il a voulu revenir là-dessus. Dame! je me suis rebiffé... ça a été assez chaud. Et finalement, savez-vous ce qu'il a trouvé de mieux? C'est de m'envoyer faire une ronde pour la seconde fois d'aujourd'hui.

D'ARTELLES

Mais c'est son droit.

BRAMBOURG

Est-ce que c'est son droit de me parler sur ce ton cassant comme on ne parle pas à des domestiques? Il est officier? Eh bien, moi aussi!

D'ARTELLES, bâille.

Pardonnez-moi...

BRAMBOURG

C'est vrai, vous avez sommeil... Allons,

bonsoir... N'oubliez pas mon télégramme. (*Par le hublot resté ouvert une lueur entre dans la chambre.*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*Il va au hublot ouvert, vivement il a marché vers babord.*) A quatre ou cinq quarts sur l'avant du travers, vous voyez bien! C'est illuminé, on dirait l'avenue de l'Opéra.

D'ARTELLES

Un paquebot, alors?... (*Il regarde.*) Heu! ça n'en a pas l'air!

BRAMBOURG

Ce ne peut pas être un bâtiment de guerre tout de même, tous ses feux sont clairs!... une nuit de mobilisation!

D'ARTELLES

C'est vrai! les feux seraient masqués! Et pourtant, tenez, les feux de reconnaissance.

(Les feux du bâtiment qui approche en ce moment sont visibles à travers le hublot pour toute la salle. Aux derniers mots de la réplique précédente, quatre feux rouges en ligne verticale se sont allumés et clignotent régulièrement.)

RBAMBOURG

Oui, rouge partout!... Nous avons fait la première question, c'est la première réponse. Nous allons faire la seconde question, vous allez voir la seconde réponse! Bleu partout! (*Les quatre feux rouges s'éteignent, sont remplacés au bout d'une dizaine de secondes par quatre feux bleus.*) Là! qu'est-ce que je disais!

D'ARTELLES

Parfaitement! C'est vous qui avez fait le calcul?

BRAMBOURG

Oui. Rouge partout, bleu partout.

D'ARTELLES

Alors, bateau français.

BRAMBOURG

Heu...

D'ARTELLES

Puisqu'il a répondu aux signaux. Un navire ennemi, il faudrait qu'il devine.

BRAMBOURG

Deviner, non. Calculer. Oui.

D'ARTELLES

Elles sont secrètes, les tables de calcul.

BRAMBOURG

Mon pauvre vieux, il n'y a rien de secret. Tenez, l'année dernière, j'étais embarqué dans l'escadre internationale de l'Adriatique. Nos camarades Anglais, Italiens, Autrichiens, Allemands, les voyaient journellement, les signaux de reconnaissance. De là à les interpréter, à trouver le truc, il n'y a qu'un pas. (*Regardant par le hublot.*) En tout cas, nous sommes en guerre et voilà un croiseur qui avance sur nous aussi vite qu'il le peut. Mais regardez donc s'il avance! c'est naturel, ça? Bon Dieu! je remonte.

D'ARTELLES,

(qui jette des regards inquiets vers le rideau.)

C'est ça.

BRAMBOURG

Vous venez?

D'ARTELLES

Non.

BRAMBOURG

Vous préférez attendre ici le branle-bas du combat?

D'ARTELLES, avec violence.

Mais taisez-vous donc!

BRAMBOURG

Ah ça! sommes-nous des femmes, pour avoir peur des mots?

D'ARTELLES

Vous êtes fou

BRAMBOURG

Je ne crois pas, mon vieux, et je vous dis : Bonne chance!

(Il sort. D'Artelles court aussitôt au rideau et en tire Jeanne défaillante.)

SCÈNE VIII

JEANNE, D'ARTELLES

D'ARTELLES

Jeanne, ce n'est pas vrai. C'est un croiseur français. Il a répondu : feux rouges, feux bleus. Alors... Toute la division traîne entre Bizerte et Toulon... ça aurait été un miracle que nous ne fassions aucune rencontre... Jeanne, mon petit... mon petit à moi...

(Jeanne s'accroche à d'Artelles.)
(On entend sonner le branle-bas de combat.)

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

(*La scène représente le pont et la passerelle de l'*Alma.)

SCÈNE PREMIERE

CORLAIX, VERTILLAC, puis
LES MATELOTS

LA VOIX D'UN HOMME, venant de l'avant.

Alerte ! Deuxième secteur !

VERTILLAC, sur l'avant de la passerelle.

Qu'est-ce qu'il y a ?

UNE VOIX DE TIMONIER

Un feu par babord, à trois quarts devant.

VERTILLAC

Ah ! bon, je vois. (*Silence, puis Vertillac venant de l'avant de la passerelle traverse de babord à tribord cherchant le commandant.*) Commandant ! la veille signale un feu de bâtiment.

CORLAIX, distrait.

A trois quarts par babord, oui.

VERTILLAC

Oui, mais je ne sais pas si j'ai la berlue... mais ce bâtiment-là m'a l'air d'être un bâtiment de guerre.

CORLAIX, qui revient brusquement à la situation.

Un bâtiment de guerre ? Voyons, Vertillac, il aurait ses feux masqués, votre bâtiment de guerre, vous ne les verriez pas.

VERTILLAC, tendant ses jumelles.

Je sais bien ! Mais tout de même, prenez donc mes jumelles, voulez-vous, Commandant?

CORLAIX

prend les jumelles, donne un coup d'œil et les rend à Vertillac.

Tiens, tiens, j'ai la berlue aussi, moi. Timonerie ! apportez-moi la longue-vue. (*Jeu de scène.*) Pas celle-là, voyons, la télémétrique !

DAGORNE, qui se précipite.

Bougre d'empoté ! Il sait pas seulement rien ; excusez Commandant, voilà !

CORLAIX

Silence sur la passerelle, Dagorne.

(Il prend la longue-vue et regarde assez onguemen t.

VERTILLAC

Eh bien, Commandant ?

CORLAIX

Eh bien !... (*Un silence.*) Vertillac !... Rappelez la bordée de quart aux postes de combat !

VERTILLAC

Les babordais aux postes de combat. (*Mouvements, jeux de scène, clairons, revenant vers Corlaix.*) Commandant, l'enseigne de quart qui fait une ronde ?... si nous l'avions pour les pièces !

CORLAIX

Vous avez raison !... (*Il se tourne vers le*

kiosque.) Allez donc chercher Monsieur Brambourg et priez-le de revenir sur la passerelle.

VERTILLAC, face à l'arrière.

Les pointeurs... à babord trente-cinq degrés !... hausses supérieures... tir sur limite... (*Il se retourne vers Corlaix.*) Nous sommes parés, Commandant !

CORLAIX

Bien ! Allumez les feux de reconnaissance !... Vertillac, votre colonne est prête ?

VERTILLAC

Bien sûr, Commandant, j'ai même fait vérifier les quatre signaux par Brambourg, tout à l'heure... (*Il se tourne vers le kiosque.*) Korcuf... première question !... allumez !...

KORCUF

C'est ça, Capitaine. (*Il lève le nez.*) La colonne est claire.

CORLAIX, à Vertillac, il a regardé la colonne.

Rouge, blanc, bleu, vert... Première ques-

tion. La première réponse ? qu'est-ce que c'est, Vertillac ?

VERTILLAC

Première réponse... rouge partout, Commandant.

(On voit très bien de la salle les feux du bâtiment signalé. Au fur et à mesure que ce bâtiment est censé se rapprocher de l'*Alma*, les feux sont devenus plus brillants et se sont écartés les uns des autres comme il est vraisemblable. Au moment que Vertillac prononce la réplique *rouge partout* quatre feux rouges s'allument.

VERTILLAC

Exact.

CORLAIX

Exact ! Entre nous... je ne m'y attendais pas...

VERTILLAC

Moi non plus.

CORLAIX

Donc ça serait français, ça ? ah bah

VERTILLAC

Qui diable ça peut-il être ?

CORLAIX

Attendez avant de supposer. Il y a une autre question. Deuxième question !

VERTILLAC

Korcuf ! Allumez !

KORCUF

C'est ça !

(Sur le navire en vue les quatre feux rouges s'éteignent à la fois. Il ne reste p'us de visibles pendant un temps que les feux ordinaires de la navigation.)

CORLAIX, à Vertillac.

Il doit nous répondre quoi ?

VERTILLAC

Bleu partout.

CORLAIX

Voyons.

(A l'horizon quatre feux bleus s'allument en place de quatre feux rouges qui viennent de s'éteindre.)

VERTILLAC

Cette fois...

CORLAIX

Oui.

VERTILLAC

Pas l'ombre d'un doute. Tout ce qu'il y a de plus français.

(Corlaix a repris les jumelles de Vertillac et regarde obstinément.)

CORLAIX

Tout de même il y a tension diplomatique... à la rigueur il n'aurait pas interprété la Tour Eiffel... c'est encore dans les choses possibles...

VERTILLAC

Mais il faut être imbécile pour naviguer comme ça, illuminer des pieds à la tête, et pour rallier un camarade par l'avant et à grande vitesse... Un torpilleur allemand qui voudrait nous attaquer ne ferait pas autre chose.

CORLAIX, les jumelles toujours.

Écartons-nous ; ça lui donnera toujours une leçon de manœuvre ! (*Il se redresse.*) L'homme

de barre ! à droite ! dix ! quinze !... vingt !... toute !... oh !... là ! télémétriste, la distance.

LE TÉLÉMÉTRISTE

Quatre mille deux cents.

VERTILLAC

Voulez-vous qu'on allume les feux, Commandant ?

CORLAIX

Jamais de la vie !

VERTILLAC

Puisqu'il est français !

CORLAIX

Oui, mais vous avez dit vous-même qu'il manœuvre exactement comme s'il était autre chose. (*Il a repris les jumelles.*) Pouvez-vous compter ses cheminées ?

VERTILLAC, lunette télémétrique.

Une, deux, trois... voyons, voyons, je vois double... j'en compte quatre.

CORLAIX

Eh bien ! tous nos croiseurs ont quatre cheminées !

VERTILLAC

Pas comme ça, Commandant !... Un seul groupe de quatre cheminées également distantes !... Dans ce genre-là, je ne vois pas que nous ayons grand'chose...

CORLAIX, à la porte du kiosque.

Dressez la barre ! Zéro ! à gauche cinq !... cinq !... dix... dix... vingt... vingt... à gauche toute ! Dressez ! Dressez ! Rencontrez ! Rencontrez ! Télémétriste !... la distance !

LE TÉLÉMÉTRISTE

Trois mille cinquante.

CORLAIX

Suivez attentivement... De cent mètres en cent mètres.

(Brambourg arrive sur la passerelle.)

BRAMBOURG

A vos ordres, Commandant. Rien de particulier à la ronde.

CORLAIX

Brambourg, aux signaux. Signalez par la colonne. « Écartez-vous de ma route »...

BRAMBOURG

Écartez-vous de ma route !... Bien, Commandant... Timonier... La tactique de nuit !

CORLAIX

Signal 2605 si j'ai bonne mémoire, vérifiez tout de même.

(Le timonier s'approche avec le volume.)

BRAMBOURG, au timonier.

Cherchez à 2605.

CORLAIX

Oui, signal 2605. Chapitre 48. Bâtiments isolés. Plus vite que cela, mon ami !...

BRAMBOURG, qui feuillette.

Voilà, Commandant : 2605 : Écartez-vous de ma route.

CORLAIX, à Vertillac,

Votre montre, Vertillac ! Comptez-moi soixante secondes ! S'il n'a pas indiqué sa manœuvre à la soixantième... (*Il commande.*) Chargez les pièces.

(Bruit de culasse.)

CORLAIX

La distance ?

LE TÉLÉMÉTRISTE

Deux mille quatre cents.

CORLAIX

Vertillac ! ne le lâchez pas avec vos jumelles ! s'il vient sur sa gauche, je n'attendrai pas la soixantième seconde !

VERTILLAC

Les pointeurs, suivez le but ! (*Cet ordre et les ordres à l'artillerie sont arrivés sans élever la*

voix dans le kiosque de navigation où les matelots manient des transmetteurs d'ordres.) Brambourg ! Prenez l'artillerie ! Faites le nécessaire !

BRAMBOURG

Le but est le croiseur à quatre cheminées qui vient de l'avant. Sur la première cheminée à la flottaison !

(Sourde détonation au loin, jet de vapeur très blanche, parmi les feux du bâtimeut qui vient.)

CORLAIX

Hausse supérieure !... Commencez le feu !...

BRAMBOURG, du kiosque se retournant.

Hein ?

VERTILLAC, commandant par-dessus Brambourg.

Allumez donc les lampes rouges, toutes les sections ! (*A Brambourg.*) Quoi ! vous n'avez pas vu qu'ils viennent de lancer une torpille ?

(Violente détonation des pièces.)

CORLAIX

Clairons, fermeture des portes étanches.

Prenez votre temps les pointeurs, ne vous pressez pas. Vous voyez la torpille quelqu'un ?

BRAMBOURG

Je ne vois rien.

VERTILLAC

La mer est grande, il y a de la place à côté de nous. Qu'est-ce qu'ils fichent donc là-bas ils ont éteint leurs feux ?

CORLAIX

Tant mieux pour lui.

KORCUF, toujours à la barre.

Ils ont pas fait exprès, Capitaine ! Ils ont reçu !

DAGORNE, à Corlaix.

L'ennemi est coulé bas, Commandant.

CORLAIX

Je crois que moi aussi.

VERTILLAC accourt.

Vous êtes blessé, Commandant ?

CORLAIX

Oui, l'épaule gauche, sauf erreur, ne doit plus tenir à grand'chose.

VERTILLAC

Le docteur, Nom de Dieu, appelez le docteur Rabeuf.

(Les canons ont cessé le feu, dans le silence détonation basse.)

VERTILLAC, se redressant.

Tonnerre de nom d'un chien !... La torpille !...

(Corlaix assis sur son pliant et presque affaissé se redresse brusquement la main droite à la rambarde.)

CORLAIX

Les tribordais sur le pont... En haut tout le monde... Appelez l'officier en second !

VERTILLAC

Commandant, mais vous êtes blessé !... gravement blessé !

CORLAIX

Vous pouvez y aller du superlatif, mortellement blessé ! du moins ça me semble... Et puis après ?

VERTILLAC

A vos ordres !

CORLAIX

Armez la baleinière de sauvetage, d'abord... la bordée de quart à débarquer les embarcations.

VERTILLAC

Bien, Commandant !

(Il fait demi-tour et chancelle près de descendre l'échelle.)

CORLAIX

Vous êtes blessé aussi, vous !

VERTILLAC

Peut-être bien... Le même obus...

(Il s'affaisse soudain.)

CORLAIX

Brambourg ! Remplacez ! débarquer les embarcations !...

(Brambourg salue, descend l'échelle. Il croise Rabeuf qui monte à demi-vêtu.)

RABEUF

Eh bien ?

CORLAIX

Ah ! te voilà... vite !... Regarde celui-là !

RABEUF se penche sur Vertillac, il se relève.

Celui-là ? c'est fini... il est mort. (*Corlaix se découvre et jette sa casquette.*) Mais toi ? je croyais que c'était toi !

CORLAIX

Moi aussi... Eh ! bien, l'officier en second, l'a-t-on prévenu ? (*Rabeuf, malgré la résistance de Corlaix ouvre la redingote et examine l'épaule.*) Mais laisse-moi donc tranquille, nom d'un chien !... puisque je te dis que j'ai mon compte. Les choses sérieuses d'abord !...

Est-ce que le bâtiment ne commence pas à donner de la bande ?

(Tous deux regardent vers l'avant avec attention. Le Duc qui a combattu à la pièce d'artillerie de babord et qui s'occupe maintenant d'amarrer sa pièce s'arrête tout d'un coup, regarde aussi, fait un geste comme pour se précipiter vers l'échelle puis se ravisant appelle :)

LE DUC

Diquelou !

(Il le prend à part et lui parle tout bas avec animation.)

DIQUELOU

Bon sang de bon Dieu ! en voilà une histoire ! Et alors ?

LE DUC

Gueule donc pas comme ça, bougre d'abruti !

DIQUELOU, baissant la voix.

Alors... elle est là, en bas, dans la chambre de l'autre ?

LE DUC

Puisque je te le dis. Viens la chercher avec moi, je ne pourrai jamais tout seul.

DIQUELOU, coup d'œil à l'extérieur

On va couler, tu sais ! si nous descendons, nous n'aurons pas le temps de remonter.

LE DUC

Je m'en fous !

DIQUELOU

Si tu t'en fous, moi aussi.

(Ils se précipitent en bas tous les deux et disparaissent dans l'échelle.)

SCÈNE II

LES MÊMES, sauf VERTILLAC, mort, puis BRAMBOURG et successivement FERGASSOU, BIRODART qui arrivent l'un après l'autre sortant des fonds les vêtements en désordre.

FERGASSOU

A vos ordres, Commandant. Tiens ! l'autre Giodi qui me racontait que vous étiez mort.

CORLAIX

Pas encore, pour l'instant !... J'ai autre chose à faire ! Nous avons reçu une torpille par babord, dans le compartiment D, du moins, je le suppose.

FERGASSOU

Et le torpilleur, vous l'avez coulé ?

CORLAIX

Oui.

FERGASSOU

Alors, tout va bien !... Vous dites ? Dans le compartiment D ?

CORLAIX

Oui, allez-y et faites le nécessaire.

FERGASSOU

Bien, Commandant.

CORLAIX

A tout hasard, vérifiez qu'il n'y ait personne.

en bas. J'ai fait siffler tout le monde sur le pont.

FERGASSOU

Bien, Commandant.

CORLAIX

Il me semble que la bande augmente.

FERGASSOU

Peut-être bien !

CORLAIX

Téléphonez-moi du poste central, hein ?

FERGASSOU

Entendu, Commandant !... C'est tout ?

CORLAIX

C'est tout !

FERGASSOU

J'y cours !

(Il se précpite dans l'échelle.)

BIRODART, arrivant à son tour.

Commandant ! à vos ordres !... Mais ?...

qu'est-ce que c'est que cette bande-là?... si ça continue, nous allons faire le tour!

CORLAIX

Descendez, Birodart. Faites évacuer les machines et chaufferies. Bas les feux! Partout, naturellement

BIRODART

Naturellement!

CORLAIX

Quand vous remonterez...

BIRODART

Je serai peut-être longtemps en bas!

CORLAIX

Alors...

(Il l'embrasse. Birodart disparaît.)

RABEUF

Commandant, si je peux servir à quelque chose?

CORLAIX

Attends! (*Dans le kiosque, sonnerie du téléphone, il décroche le récepteur.*) Allô!... c'est vous, Fergassou?... Oui, je vous entends

bien !... qu'est-ce que vous dites ?... Double fond percé !... La cloison G.H ? Mais alors !... qu'est-ce que vous dites ?... Dans le poste central quatre pieds d'eau... Mais sacrebleu... remontez vite... L'échelle avant... le passage est obstrué ?... Obstrué !... (*Il jette le récepteur.*) Merde !... L'équipage aux postes d'évacuation.

RABEUF, derrière Corlaix.

Alors ?... tes ordres ?...

CORLAIX, se retourne.

Mes ordres ! Voici : l'officier de quart est mort, remplace-le : et fais évacuer le bâtiment !

RABEUF

Par où ?

CORLAIX

Par-dessus bord, donc ! C'est plein de barques de pêcheurs dans ces parages, les hommes ont encore une chance...

RABEUF

Et toi ?...

CORLAIX

Moi ? Je suis déjà crevé, je vais couler bas

avec mon navire : ce n'est pas le moment de parler de moi !... File...

(Il lui montre l'échelle d'un geste impératif. Rabeuf salue militairement et descend.)

SCÈNE III

LES MATELOTS, puis LE DUC, DIQUELOU, D'ARTELLES, JEANNE

CORLAIX, regardant autour de lui.

Je crois que j'ai fait tout ce qu'il y avait à faire... Oui... (*Il lâche la rambarde, s'affaisse et demeure immobile.*)

(A la fin de la scène précédente, l'*Alma* a commencé de s'incliner peu à peu sur babord. On voit le côté tribord de la passerelle s'élever petit à petit tandis que le côté babord s'enfonce. Tout d'un coup le compas étalon de la passerelle supérieure s'écroule et tombe sur Corlaix qui s'abat, la face contre terre.)

KORCUF, abandonnant la barre.

Nom de Dieu ! Le Commandant qui a son compte !

(Les matelots du Spardeck se sont précipités sur la passerelle.)

DAGORNE, se penchant sur Corlaix évanoui.

Il n'est pas mort, mais il n'en vaut guère mieux.

(Il s'interrompt brusquement la bouche ouverte; au haut de l'échelle inférieure, vient d'apparaître Le Duc portant dans ses bras, Jeanne évanouie. D'Artelles ensanglanté les suit.)

DAGORNE, ahuri.

Ah! bien, celle-là!

DIQUELOU

As pas peur, vieux frère, n'y a point de risque, le Commandant ne voit plus clair.

D'ARTELLES,

(Il est demeuré sur la dernière marche de l'échelle, à bout de forces, cramponné des deux mains à la rambarde.(

Plus clair?... alors... Le Duc! Diquelou!

LE DUC

Me voilà, Lieutenant. Nous voilà!

D'ARTELLES

Foutez le camp à la mer tout de suite avant

que le bateau chavire, le tourbillon vous entraînerait, allez!

(Il tombe sur les genoux. Le Duc et Diquelou sont près d'enjamber la rambarde en tenant Jeanne chacun par le bras; d'Artelles lâche la rambarde et tombe à plat pont.)

LE DUC, terrifié.

Qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce qu'il y a?

DIQUELOU

Tu ne l'as donc pas vu, que quand les tôles du bordé sont rentrées dans la chambre, il s'est laissé éventrer pour qu'elle ait le temps de sortir...

LE DUC, sanglotant.

Oh! oh!

D'ARTELLES,

il se soulève d'un dernier effort sur une main et sur les genoux.

Mais foutez donc le camp, je vous dis!... (*Ils obéissent. Il retombe.*) Adieu, mon amour! (*Il meurt.*)

(La bande sur babord augmente toujours. Fourdylis s'est assis aux pieds de Dagorne. Rideau baissé lentement.)

RIDEAU

QUATRIÈME ACTE

A terre, à Toulon. L'appartement du Commandant de Corlaix. Un salon. Meubles élégants et de bon goût sans exagération de luxe. Au lever du rideau, Jeanne est assise les yeux fixes, le regard perdu : elle songe... Alice entre aussitôt...

SCENE PREMIÈRE

JEANNE, ALICE

ALICE, observe un instant sa sœur, puis l'appelle

Jeanne? (*Jeanne n'a pas entendu. Alice vient tout près d'elle.*) Jeanne?

JEANNE, comme réveillée en sursaut, se rassure.

C'est toi?

ALICE

Ecoute, petite sœur... je comprends que tu n'aies pas le cœur gai... Je sais bien qu'il n'y a que juste cinq semaines depuis le... Mais je te supplie de réfléchir un peu. Tu as eu ce bonheur inouï, extravagant, d'être sauvée... recueillie... ramenée à terre... Tu as eu cette chance incroyable... impossible... de pouvoir rentrer ici, chez toi... en secret... Personne n'a rien su, personne n'a rien soupçonné... Et Fred... rapporté en civière trois heures après

toi... Fred qui a déliré des jours et des jours... Fred ignore comme tout le monde... comme tout le monde excepté nous trois... toi... le petit matelot Le Duc... moi... Muets tous les trois. Personne ne sait rien. Mais aujourd'hui, Fred ne donne plus d'inquiétude, bientôt, il sera convalescent, dans quelques jours sans doute, il se lèvera. Comment feras-tu pour lui cacher ton désespoir? Toi qui remplissais toute la maison...

JEANNE

Alice, ma grande sœur, écoute-moi à ton tour. As-tu oublié? Il y a cinq semaines, j'étais heureuse, j'étais aimée, j'avais un amant! Je n'ai pas peur du mot, va!... Je l'adorais! J'étais près de lui... Tout à coup, un choc sourd, terrible, le mur s'enfonce, la mer entre... c'est tout... Je ne me rappelle plus rien, jusqu'au moment où je me suis trouvée dans une barque... Un homme était penché sur moi, mais ce n'était pas lui... c'était Le Duc. Je ne pouvais pas parler... Je le regardais... je voulais savoir. Alors de la main, il finit par me désigner quelque chose, j'ai vu la mer... rien que la mer... des épaves. Il est mort.

ALICE, prenant sa sœur dans ses bras.

Ma chérie! Ma pauvre chérie! Ma pauvre petite... je comprends... Et cependant, Jeanne, Jeanne... tu es la femme de Fred... il a besoin de toi... il a besoin de s'appuyer sur toi... le voilà blessé, à peine convalescent. Il n'a plus de navire, il ne peut plus combattre... il va passer en Conseil de Guerre... puisque c'est la loi... puisqu'il était commandant... son honneur est en jeu, sa carrière, sa liberté, je ne sais pas moi... sa vie peut-être, Jeanne pense à cela... Jeanne!... Oublie, oublie.

SCÈNE II

LES MÊMES, CORLAIX, LE DUC

(Pendant les dernières phrases, la porte s'est entr'ouverte sans bruit et on aperçoit Corlaix.)

CORLAIX

Bonjour, les petites filles!

(Elles se dressent stupéfaites.)

ALICE

Fred!... Debout!...

CORLAIX

C'est une surprise, hein?

(Corlaix, veston d'intérieur, civil, entre péniblement s'appuyant de la main gauche sur une canne-béquille. Son bras droit est en écharpe. A sa droite. Le Duc, tenue de matelot, le soutient sous une aisselle. Alice va le soutenir de l'autre côté.)

ALICE

Vous marchez tout seul?

CORLAIX

Tout à fait tout seul; une béquille, un infirmier, une infirmière, je n'ai plus besoin d'autre chose.

ALICE

Mais le médecin n'a pas autorisé...

CORLAIX

Oh! c'est un personnage bien plus important qui m'a fait sortir de mon lit: le commissaire du Gouvernement.

(Alice et Le Duc l'installent dans un fauteuil.)

ALICE

Encore? Vous avez déjà subi un interrogatoire mardi.

CORLAIX

Il paraît que celui-là ne suffit pas, qu'il en faut un autre plus beau, de qualité au-dessus et on va tout recommencer à partir du commencement. A cet effet, le commandant Morbraz, commissaire du Gouvernement près le Conseil de guerre va venir d'un moment à l'autre m'interroger une seconde fois.

ALICE

Ce vieux fou! Était-ce une raison pour vous lever?

CORLAIX

Mademoiselle Alice, le commandant Morbraz a été mon capitaine de compagnie sur l'*Austerlitz* dans le temps que j'étais enseigne. Il est vieux, c'est vrai, très vieux même, original aussi, mais pas fou du tout, croyez-le bien. Pour rester dans mon lit à sa dernière visite, j'avais une excuse : j'étais presque mourant.

ALICE

Vous exagérez.

CORLAIX

J'ai dit presque, mais aujourd'hui, je serais inexcusable. Je me porte comme un charme. (*Le Duc sort après avoir posé un dossier qu'il apportait, sur un petit meuble à portée de Corlaix. Celui-ci cherche Jeanne des yeux, et de la main il écarte doucement Alice qui, volontairement, la masque à sa vue.*) Jeanne, ma petite Jeanne, pourquoi restez-vous si loin. (*Jeanne fait un effort sur elle-même et se résigne à approcher. Corlaix la regarde avec étonnement.*)

ALICE

Votre femme vous boude et elle a bien raison. Vous n'auriez pas dû vous lever.

JEANNE

En effet, c'est une imprudence.

ALICE

Une grande imprudence.

JEANNE

Je ne m'attendais pas...

CORLAIX, à Jeanne.

C'est bizarre... on dirait que vous avez grandi.

ALICE

En voilà une idée!

CORLAIX

Ou alors... vous avez été souffrante et on me l'a caché.

ALICE

Allons bon!

CORLAIX

Je m'en doutais un peu. De là-bas, je n'entendais plus votre gaîté qui, avant, traversait les cloisons, c'est pour cela aussi que je me suis levé. Franchement, ne me cachez rien... qu'avez-vous eu?

JEANNE

Mais... je vous assure.

CORLAIX

Alice?

ALICE

Elle n'a pas changé.

CORLAIX

Si!

ALICE

En tout cas, ce serait à son éloge. Il n'y a pas cinq minutes, vous disiez vous-même que vous avez été en danger.

CORLAIX

Quoi, ma petite Jeanne, ce serait l'inquiétude qui vous aurait transformée de la sorte? Vous vous intéressez à ce point au vieux bonhomme?

JEANNE

Mon ami...

ALICE

Croyez-vous donc que votre femme ne vous aime pas?

CORLAIX

Mais alors, si c'est cela... puisque me voilà

rétabli maintenant, prêt à prendre le commandement d'un autre bateau, car j'espère bien qu'ils ne vont pas me faire languir... Eh bien! ma chère petite Jeanne, quittez cet air renfrogné qui ne vous va pas du tout...

SCENE III

Les Mêmes, MORBRAZ

(Le Duc entre précédant Morbraz, puis se retire.)

MORBRAZ

(Il est très vieux, marche d'un pas raide et saccadé, grosse rosette.)

Commandant, c'est encore moi. Qu'est-ce que tu en dis, deux fois la gueule à Morbraz au lieu d'une... Ça passe toute mesure, hein?... (*Il lui serre la main, puis aperçoit Jeanne et Alice.*) Oh! cré nom!... je deviens aveugle!... Madame! mes plus respectueux hommages! Mademoiselle...

ALICE

Excusez-moi, Commandant.

(Révérence. Alice sort, laissant Morbraz interloqué.)

SCÈNE IV

JEANNE, CORLAIX, MORBRAZ

JEANNE, qui s'est levée.

Commandant, je vous laisse avec mon mari, vous devez avoir des choses sérieuses à vous dire.

MORBRAZ

Mais restez donc, Madame, je vous en prie. C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux, mais on n'a pas prononcé le huis clos.

JEANNE

N'importe, Commandant, je vous gênerais beaucoup.

MORBRAZ

C'est-à-dire que c'est tout le contraire! Supposez que votre mari ait quelque chose à écrire, une note, enfin, n'importe quelle blague, eh bien! c'est pas avec sa patte cassée...

CORLAIX

(qui ne cesse pas d'examiner sa femme du coin de l'œil, soulève son bras droit.)

C'est l'autre!... mais je ne veux pas vous ennuyer, ma petite Jeanne : le métier de greffier n'est pas grand'chose de reluisant... Vous restez tout de même? C'est gentil, merci beaucoup de fois, vous êtes trop charmante... et sur ce, Monsieur le Commissaire du Gouvernement, je vous écoute.

(Jeanne et Morbraz sont assis. Corlaix, allongé dans son fauteuil, Jeanne attentive d'abord par politesse se laisse aller peu à peu à sa distraction. Elle est bientôt tout à fait ailleurs, revient vaguement à elle chaque fois que Morbraz lui adresse la parole et tombe du ciel, en entendant à l'improviste les mots : condamné, sauter, que prononce Morbraz.)

MORBRAZ

Voilà un inculpé comme je les aime. Hé là! Corlaix, paré que tu es?

CORLAIX

Paré, Commandant!

MORBRAZ

Alors, en avant! et en route!... Non! tiens bon partout! C'est tout le contraire; Stop! Faut être prudent! Tu es blessé! (*Il s'adresse à la femme de Corlaix, il ne baisse aucunement la voix.*) Je lui apporte une sale nouvelle, vous savez! ça va lui fiche un coup... Vous devriez d'abord le préparer un peu... s'il a encore la fièvre...

CORLAIX

Commandant, je vous affirme que je n'ai même plus le délire. Je suis tout ce qu'il y a de mieux préparé à savoir tout ce qu'il y a de pis comme nouvelle, et d'ailleurs, du moment que vous me l'apportez, elle est tout de même la très bien venue.

MORBRAZ

Bon ça! quand je vous le disais : voilà un inculpé comme je les aime! Alors posons le problème, n'est-ce pas?... parce que si on ne le posait pas...

CORLAIX

Je crois bien! Commandant, posez le problème.

MORBRAZ

Ça va bien. Commençons par le commencement. Dans la nuit du 31 juillet au 1er août, le vaisseau de la République l'*Alma* croiseur-éclaireur de cinq mille tonnes, vingt mille chevaux, commandé par toi La Croix de Corlaix et faisant route de Toulon à Bizerte, rencontre deux heures après l'appareillage, un rafiot inconnu. Ce rafiot attaque l'*Alma*. C'est donc probablement un rafiot ennemi.

CORLAIX

Très probablement.

MORBRAZ

D'ailleurs, ami ou ennemi, je m'en f... je m'en fiche!... Il attaque! C'est tout ce qu'il me faut. Il attaque comment? Il ne va pas chercher midi à quatorze heures; il met le cap sur l'*Alma* et il arrive droit dessus, filant bon train. Toi aussi tu filais bon train. Combien de nœuds?

CORLAIX

Moi, vingt nœuds. Lui, vingt ou vingt-cinq à mon estime...

MORBRAZ

Total quarante-cinq... quarante-cinq nœuds, c'est inouï. De mon temps... Enfin, j'ai posé le problème. Maintenant, je conclus! Mon petit, deux navires qui arrivent droit l'un sur l'autre, à quarante-cinq nœuds de vitesse, c'est que l'un veut la peau de l'autre. Pas d'hésitation possible! Tu ne voulais pas la peau de l'autre, donc l'autre voulait ta peau à toi. A preuve qu'il t'a attaqué, tu ne peux pas dire le contraire. Bon, ça va bien! Je continue! L'autre t'attaque, toi, qu'est-ce que tu fais?

CORLAIX

Je me défends et je le coule bas.

MORBRAZ

Le chiendent, c'est que, lui aussi, t'a coulé bas... en te flanquant sa torpille en pleine figure! Tu t'étais donc laissé approcher à portée de torpille, toi?

CORLAIX

Hélas!... puisqu'il m'a flanqué, comme vous dites...

MORBRAZ

Et je rèpète : En pleine figure, v'lan! Sais-tu ce que ça prouve?... Ça prouve que tu es la dernière des moules, mon pauvre vieux? Et sais-tu ce que ça vaut? Ça vaut d'être cassé de ton grade, fichu à pied, flanqué hors la marine et peut-être foutu à l'ombre pour dix ans, le temps de réfléchir, quoi! Pas d'erreur, c'est comme ça que ça se joue!

CORLAIX

Ainsi, Commandant, votre sale nouvelle!.. c'est ça?...

MORBRAZ

Ça? jamais de la vie! Elle est bien plus sale que ça! espère, tu vas voir. Mais procédons par ordre : tu es foutu, à moins...

CORLAIX

A moins que?

MORBRAZ

A moins que tu n'aies eu tes raisons. Et qu'elles soient bonnes.

CORLAIX

J'en ai une.

MORBRAZ

Sors-la voir.

CORLAIX

C'est simple : sitôt à portée de signaux, j'ai questionné le bâtiment inconnu sur sa nationalité, je l'ai questionné deux fois, par les deux questions réglementaires des signaux de reconnaissance et deux fois il m'a répondu qu'il était français, très correctement. Alors comme juste, je ne l'ai plus supposé ennemi, je l'ai cru ami. Voilà ma raison.

MORBRAZ

Elle est bonne... Tout de même, voyons voir, et répète un peu... Il t'a répondu deux fois très correctement, le bateau des Boches?

CORLAIX

Deux fois.

MORBRAZ

Et c'était combiné comme il fallait tout ça?

CORLAIX

Oui, Commandant!

MORBRAZ

Tu l'as vu?

CORLAIX

Naturellement!

MORBRAZ

Ce qui s'appelle vu?

CORLAIX

De cet œil-ci et de cet œil-là!

MORBRAZ

Suffit! Je te connais, tu n'es pas aveugle et tu n'as jamais été menteur. Donc, je te crois! Seulement le Conseil de guerre, lui, ne te croira pas.

CORLAIX

Pourquoi?

MORBRAZ

Parce que tu racontes des choses pas croyables! Réfléchis donc une fois dans ta vie, tourte? Comment?... Voilà un bateau ennemi qui ne sait pas seulement ce que c'est que les signaux de reconnaissance, qui n'en a jamais entendu parler! c'est secret les signaux de reconnaissance! Il n'y a que les officiers à savoir ce secret-là... et même... pas tous les officiers?... Quelques-uns seulement... ceux qui en sont chargés... Sur ton *Alma*, combien en avais-tu d'officiers au courant de la chose?

CORLAIX

(ouvre le dossier que Le Duc a placé à sa portée.)

Voici la liste de l'Etat-Major de l'*Alma!* Voyons... Eh bien, Commandant, nous étions quatre : mon second Fergassou, l'officier de manœuvre Vertillac, l'officier de montres Brambourg et moi-même. (*Il laisse le dossier ouvert.*)

MORBRAZ

Quatre! Tu vois bien! ça ne fait pas gras, quatre!

CORLAIX

Non.

MORBRAZ

Alors, voilà un bateau ennemi qui ignore les signaux de reconnaissance et qui répond correctement à tes deux questions? Tu trouves que c'est croyable, toi?

CORLAIX

Ce que j'affirme, c'est que le bateau ennemi a allumé les deux réponses qu'il fallait, combinées comme il fallait. Je les ai vues, moi, que voilà, et beaucoup d'autres les ont vues comme moi.

MORBRAZ

Evidemment! beaucoup d'autres les ont vues, seulement il n'en reste plus... Voilà ma sale nouvelle. Tu n'as pas de témoin pour toi. Pas un. Autant dire que tu es foutu, mon pauvre vieux, comme pas un quiconque!

CORLAIX

Commandant! Voyons! Nous sommes cent vingt-quatre survivants, grâce à Dieu!

MORBRAZ

Parfaitement! cent vingt-quatre! dont cent vingt-trois n'ont rien vu, rien de rien, pas un fifrelin!

CORLAIX

Rien?

MORBRAZ

Rien!

CORLAIX

C'est extravagant.

MORBRAZ

Non.

CORLAIX

Comment non ?

MORBRAZ

Non! ce n'est pas extravagent! ils dormaient. C'était leur droit à ces bougres-là puisqu'on

n'avait pas encore rappelé aux postes de combat. Alors ils dormaient; ceux qui n'étaient pas de quart, dans leur hamac; ceux qui étaient de quart, sur le pont.

CORLAIX

Mais ils ne dormaient pas tous, que diable! les hommes de veille ne dormaient pas, les factionnaires ne dormaient pas. Rien que sur la passerelle, nous étions douze ou quinze à ne pas dormir.

MORBRAZ

Je ne dis pas le contraire, mais tout ce monde-là se trouvait probablement si bien à ton bord qu'ils n'ont pas voulu le quitter. Pas un n'a voulu. Et alors, ils y sont encore, tous.

CORLAIX

Ils y sont et je n'y suis pas... moi, qui commandais... je n'y suis pas...

MORBRAZ, les bras au ciel.

Oui, je te vois venir! c'est ta guigne, hein? Ah! pauvre France! sur trente ou quarante

braves gens, il n'y en a que vingt-neuf ou trente-neuf de crevés! et celui qui ne l'est pas en devient bête à couper au couteau... (*A Jeanne.*) Madame! mes excuses! mais vraiment aussi cet animal-là passe la mesure. (*A Corlaix.*) Veux-tu que je te dise? Tu es trop vieux! tu tombes en enfance.

CORLAIX, souriant.

Commandant, vous n'avez peut-être pas tort!

MORBRAZ

Il n'y a pas de quoi rire, tu sais! Non, mais vas-tu finir? (*A Jeanne.*) Madame, je vous prie de le regarder; il n'y a pas cinq minutes, il regrettait de n'être pas mort, il voulait se faire sauter...

JEANNE, qui comprend à l'improviste.

Sauter?...

MORBRAZ, qui continue à Jeanne.

Je le connais, vous pouvez m'en croire : le lascar voulait se faire sauter... sans savoir pourquoi du reste... Mais à cette heure, chan-

gement à vue... Il ricane sans savoir pourquoi non plus, vous pensez! (*A Corlaix.*) Dis-le donc, pourquoi tu ricanes? Parce que te voilà sûr et certain d'être condamné?

JEANNE, stupéfaite, à Corlaix.

Condamné ?

CORLAIX, à Jeanne.

Condamné ou acquitté. Ne vous affolez pas huit jours d'avance, mon pauvre petit. Pour l'instant, personne n'en sait rien.

MORBRAZ

Pardon! excuses! Moi, je le sais : tu ne seras pas acquitté, tu seras condamné. (*A Jeanne.*) Il sera condamné, Madame, vous pouvez m'en croire! c'est sûr comme Amen à l'église.

JEANNE

Commandant!... vous voulez rire?...

MORBRAZ

Vous trouvez qu'il y a de quoi? parole d'honneur, il faut que vous ayez la gaîté facile.

JEANNE, à Corlaix.

Fred!... Je vous en supplie, est-ce possible?

CORLAIX

Je vous en supplie, moi aussi, ne faites pas cette figure, il n'a jamais été question de me guillotiner.

MORBRAZ

Pour cela, il vous dit vrai : il est seulement question de le rendre à la vie civile et de le loger gratis avec bail de trois, six, neuf, dans une belle forteresse toute neuve.

JEANNE

Mais pourquoi?

MORBRAZ

Parce qu'il n'y a pas de témoins! Bon Dieu! Allons, je vois que vous avez très bien compris. Là-dessus, je vous laisse tous les deux réfléchir, Madame! (*Il s'incline. Fausse sortie, il s'arrête.*) Voyons donc, il me semble que j'avais encore quelque chose. Ah! j'y suis... dis donc, Corlaix!

CORLAIX

Commandant?

MORBRAZ

Ton enseigne?... Celui qui était de quart et qui s'en est tiré... Bon Dieu de bon Dieu! voilà que j'oublie son nom!

CORLAIX

Brambourg!

MORBRAZ

C'est ça, Brambourg! Il ne m'a pas l'air d'être bien chaud pour toi... quel type est-ce?... Un mauvais officier, hein?

CORLAIX

Non. Je n'ai jamais eu à lui adresser le moindre reproche à l'occasion du service.

MORBRAZ

Et à l'occasion d'autre chose que le service?... (*Silence.*) Suffit! Ça va bien... Il paraît que tu l'avais envoyé faire une ronde au moment psychologique?... Une riche idée que tu as eue là! Ah! quand tu te mêles d'en avoir, toi...

CORLAIX

Pourquoi?

MORBRAZ

Parce que s'il avait été sur la passerelle, il aurait probablement vu quelque chose...

CORLAIX

Et il n'a rien vu?... Tant pis pour moi, c'est de ma faute.

JEANNE

Mais comment dites-vous... Brambourg n'a rien vu? Enfin... il n'a pas vu les signaux de reconnaissance?

MORBRAZ

Non, Madame, je vous ai déjà dit. Personne ne les a vus, pas un chat.

JEANNE

Mais Brambourg?

MORBRAZ

Brambourg pas plus que les autres, je vous assure.

JEANNE

Brambourg n'a pas vu les signaux de reconnaissance?

MORBRAZ

Puisque je vous assure... puisque je vous affirme que non! Madame... il ne les a pas vus... en tout cas, il ne se souvient de rien, pas plus de cela que d'autre chose... alors voici : nous sommes aujourd'hui mardi et le Conseil de guerre est convoqué pour vendredi, mercredi, jeudi, vendredi, ça te fait trois jours. Mon petit Corlaix, tâche moyen de te débrouiller. Cherche un témoin. Cherche une preuve, cherche ce que tu voudras, mais trouve quelque chose... parce que si tu ne trouves rien... j'ai l'honneur et le regret de te le répéter... tu es foutu comme pas un quiconque, mon pauvre vieux! Tu sais, ça me fera tout de même une sacrée peine! (*Il s'incline devant Jeanne.*)

CORLAIX, appelant.

Le Duc!

MORBRAZ

Veux-tu bien rester tranquille, toi?

CORLAIX

Jamais de la vie, Commandant. (*Le Duc entre et l'aide à se lever.*) Il ferait beau voir que parce qu'on est blessé on en devienne malotru!

SCÈNE V

JEANNE, seule, puis LE DUC, puis ALICE.

(Jeanne restée seule, fait un jeu de scène assez long. Hésitation, carte de visite, table à écrire, griffonnage hâtif, enveloppe. Elle sonne. Le Duc entre.)

JEANNE, quand elle a écrit.

Dites-moi, Le Duc... Le Commandant n'a pas besoin de vous pour le moment?...

LE DUC

Sûr que non, Madame. Après que le Commandant Morbraz, il a été sorti, le Commandant comme ça, il est rentré dans sa chambre.

JEANNE

Alors, vous allez vite me porter cette lettre, voulez-vous? C'est tout près, n'est-ce pas?

LE DUC, regardant l'adresse.

Pour sûr!

JEANNE

Il y a une réponse. Vous direz que vous attendez une réponse.

LE DUC

Je dirai.

(Alice entre.)

ALICE

Finie, la visite?

JEANNE

Oui. (*A Le Duc.*) Vite, n'est-ce pas?

LE DUC

Ayez pas peur, Madame, espérez que je revienne et vous regarderez voir à votre montre.

SCENE VI

JEANNE, ALICE

ALICE

Eh bien? Morbraz? Pourquoi?

JEANNE

Attends. Je t'expliquerai tout à l'heure. Mais écoute d'abord.

ALICE

Quoi donc?

JEANNE

Je t'ai raconté la nuit du combat, la nuit du 31 juillet.

ALICE

Oui.

JEANNE

Je t'ai dit tout ce qui s'est passé... enfin tout ce que j'ai vu ou entendu. Tu te rappelles?

ALICE

Parfaitement. Mais...

JEANNE

Attends... c'est très sérieux. Tu te rappelles donc que Brambourg est entré dans la chambre. Je me suis cachée. Ils ont causé. Je t'ai répété ce qu'ils ont dit? (*Alice fait un signe de tête.*) Bon. Veux-tu me répéter à ton tour puisque tu te rappelles? Oh! pas tout ce qu'ils ont dit ! Seulement la fin! les dernières paroles de Brambourg? ce qu'il a dit avant de s'en aller!

ALICE

Avant de s'en aller?

JEANNE

Oui, il était face au hublot ouvert, tu te rappelles bien?

ALICE

Parfaitement... il a vu les feux du navire allemand qui arrivait...

JEANNE

Et il a dit quoi?

ALICE

Attends... attends... Il a dit : « qu'est-ce que c'est que ça? on dirait un bâtiment de guerre! » Et puis le navire a allumé ses feux de reconnaissance... quatre feux... rouges d'abord... et puis bleus...

JEANNE

Brambourg les a vus ?

ALICE

Dame ! Tu me l'as dit assez souvent, c'est lui qui les a interprétés, je veux dire qui a vérifié que c'était bien les signaux de reconnaissance exacte... les bons... ceux qui indiquaient un navire français... enfin... et puis Brambourg seul pouvait vérifier ça... puisqu'il était de quart... donc, c'est bien lui...

JEANNE

Ah! enfin, tu t'en es souvenue ! bravo!

ALICE

Ah ! c'était tout cela ?

JEANNE

Tout ce que je voulais te faire dire, oui. Maintenant Morbraz, sais-tu pourquoi il est revenu ? Pour prévenir Fred que son procès marchait tout à fait mal, qu'il n'y avait pas le plus petit témoin... et que dans ces conditions... pas de témoin... la condamnation..

ALICE

La condamnation?

JEANNE

Parfaitement! J'ai dit ça aussi, tout à l'heure... que, dans ces conditions : aucun témoin, la con-dam-na-tion de Fred ne ferait pas un pli. Voilà.

ALICE

Voilà !...

JEANNE

Bien sûr, voilà! puisqu'il n'y a pas de témoin ! puisque personne n'a vu les feux...

ALICE

Eh bien alors... et Brambourg?...

JEANNE

Brambourg pas plus que les autres. Il n'a rien vu, il ne se souvient de rien.

ALICE

Ho ! mais voyons, mais Jeanne, c'est impossible ! impossible !

JEANNE

Evidemment, c'est impossible !... Il y a là certainement un malentendu inexplicable, mais certain... tellement certain. Que Brambourg soit ce qu'on voudra, c'est tout de même un homme d'honneur, un officier.

ALICE

Peut-être a-t-il oublié...

JEANNE

Je vais lui rafraîchir la mémoire.

ALICE

Comment, Jeanne ?

JEANNE

Je l'attends.

ALICE

Il va venir ici ?

JEANNE

Pourquoi pas ? Dès que nous aurons causé cinq minutes, tête à tête, lui et moi, il n'aura plus la moindre envie de mentir.

ALICE

C'est à lui que tu écrivais quand je suis entrée !

JEANNE

Justement !

ALICE

Oh ! Jeanne ! Jeanne !

JEANNE

Eh bien quoi, ma grande !

ALICE

Jeanne! mais tu oublies...

JEANNE

Quoi?

ALICE

Quoi?... Mais que tu ne sais rien! que tu ne peux rien savoir.

JEANNE

Comment!

ALICE

La femme du Commandant de l'*Alma* ne pouvait pas être à bord de l'*Alma* la nuit du combat : si elle y avait été... par mégarde.,. si l'appareillage l'avait surprise à bord, ç'aurait été chez son mari... dans la chambre de son mari... et son mari le saurait... Est-ce que son mari le sait? Non... tu vois bien, tu n'y étais pas...

JEANNE

Naturellement, je n'y étais pas..

ALICE

Tu n'as rien vu, tu ne sais rien, tu ne peux rien dire. Rien!... et puisque tu ne peux rien dire, pourquoi as-tu envoyé chercher Brambourg, ma pauvre Jeanne?

(Long silence.)

JEANNE

Mon Dieu!... qu'est-ce que je lui dirai?... n'importe!

ALICE, geste vague.

. . . . . .

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DUC, puis BRAMBOURG

LE DUC

Madame, regardez voir votre montre.

JEANNE

Merci, Le Duc. (*A Alice.*) Sauve-toi vite.

ALICE

J'aimerais mieux rester.

JEANNE

Ah! ça ma grande, me prendras-tu toujours pour une gosse?

BRAMBOURG, entrant

Madame, Mademoiselle...

JEANNE

Monsieur.

BRAMBOURG

Vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer chercher?

JEANNE

Asseyez-vous, je vous prie. (*A Alice.*) Puisque tu es obligée d'aller là-bas... Monsieur Brambourg t'excusera... à ce soir, chérie...

ALICE

A ce soir... (*A Brambourg.*) Monsieur.

BRAMBOURG

Mademoiselle...

(Sort Alice.)

SCÈNE VIII

JEANNE, BRAMBOURG

(Un temps.)

BRAMBOURG

Madame, je suis à vos ordres. (*Un temps.*) Vous m'avez envoyé chercher... (*Il lit.*) « pour une affaire... très urgente, qui nous intéresse tous les deux. »

JEANNE

Oui.

BRAMBOURG

Tous les deux? Vous et moi? Madame, je suis flatté! infiniment flatté! un peu intrigué aussi...

JEANNE

Oh! rien de plus simple, Monsieur. Le Commandant Morbraz sort d'ici.

BRAMBOURG

Ah! bon!... je n'y étais pas du tout, il s'agit du procès devant le Conseil de guerre?

JEANNE

J'ai eu connaissance par hasard d'une partie de votre déposition.

BRAMBOURG

Ah!

JEANNE

Oui, j'ai pensé que vous voudriez bien excuser une curiosité légitime... il s'agit de mon mari... et compléter les renseignements que j'ai...

BRAMBOURG

Madame, je vous l'ai déjà dit. Je suis à vos ordres. Malheureusement, j'ai bien peur....

JEANNE

Il s'agit des circonstances qui ont précédé le combat.

BRAMBOURG, qui réfléchit.

Madame...

JEANNE

En particulier... des signaux de reconnaissance qui ont été échangés entre l'*Alma* et le bâtiment ennemi... de ces signaux qui trompèrent le Commandant de Corlaix..

BRAMBOURG

Je crains de vous être d'un faible secours. A ce propos, Madame, vous savez sans doute qu'après le naufrage, on m'a repêché en assez mauvais état. Ma mémoire s'en est ressentie de la manière la plus pénible, et ce sont précisément les circonstances qui ont précédé le combat qui demeurent les plus troubles dans mon souvenir. Il y a là pour moi... comme un grand trou. Toutefois, s'il me revenait quelques bribes de faits, cela ne vous servirait probablement de rien. Au moment où les signaux

furent échangés, je n'étais pas sur la passerelle ; le Commandant de Corlaix m'avait envoyé faire une ronde.

JEANNE

Oui, je sais cela. Mais... il n'est pas indispensable d'être sur la passerelle pour voir les signaux ?

BRAMBOURG

Pour voir les signaux qu'on faisait sur la passerelle ? Madame, il me semble que oui.

JEANNE

Il ne s'agit pas des signaux qui ont été faits par l'*Alma*, il s'agit des signaux qui ont été faits par le bâtiment ennemi.

(Brambourg réfléchit.)

BRAMBOURG

Je n'étais pas sur la passerelle, je n'étais pas sur le pont non plus ; j'étais dans les fonds du navire. Je ne pouvais rien voir.

JEANNE

Mais il y a des hublots, je crois ?

BRAMBOURG

Des hublots?...

JEANNE

Sans doute vous faisiez une ronde, n'est-ce pas? Au cours de cette ronde... vous auriez pu, par exemple, entrer dans votre chambre?

BRAMBOURG

Peut-être.

JEANNE

Ou dans celle d'un camarade? Je fais des suppositions.

BRAMBOURG

Je le sais bien. Mais je n'ai pas le moindre souvenir d'avoir vu quelque chose, ni de ma chambre, ni d'aucune autre, ni par aucun hublot... Madame, je regrette vraiment.

JEANNE

Un instant, je vous prie... Il y a une chose que j'ai peur de vous avoir mal dite... Vous allez déposer vendredi devant le Conseil de

guerre... et votre déposition se trouve avoir une importance capitale, vous n'y avez sûrement pas songé!... vous ne pouvez pas y avoir songé!

BRAMBOURG

Oh! si fait, Madame. Mais quand j'y songerais davantage, il m'est impossible de déposer contre mes souvenirs, contre ma conscience... fût-ce même dans l'intérêt d'un chef avec qui j'ai pu parfois ne pas m'entendre, mais que je n'ai jamais cessé d'estimer comme un homme d'honneur et comme un bon officier, digne assurément d'être acquitté et félicité par le Conseil de guerre.

JEANNE

Mais alors, rassemblez vos souvenirs. Dites toute la vérité!

BRAMBOURG

Mais, Madame, je la dis, je l'ai dite! Vous ne voudriez cependant pas me faire dire plus que je ne sais.

JEANNE

Etes-vous bien sûr de ne pas vous souvenir?

BRAMBOURG

Comment?

JEANNE

Etes-vous bien sûr qu'il n'y ait pas en ce moment, quelque chose en vous, une rancune...

BRAMBOURG

Je vous en prie, Madame... Oh! Madame, pardon. Je suis très sûr qu'en effet vous avez été déjà pour moi désagréable et brutale, autant et plus que n'a été le Commandant de Corlaix. Mais je suis sûr en ce moment, plus sûr encore que vous m'insultez très gratuitement en supposant que n'importe quelle rancune pourrait influer sur mon témoignage devant un Conseil de guerre. Cela, vous n'avez pas le droit de l'admettre un seul instant!...

JEANNE

Monsieur...

BRAMBOURG

Je ne prétends pas être un cœur d'élite, ni un grand caractère, et je ne pratique pas à tort

et à travers l'oubli des injures, mais je suis un officier français !...

(Corlaix entre en marchant péniblement, s'appuyant sur Le Duc.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, CORLAIX, LE DUC

BRAMBOURG

Commandant... je suis heureux de vous voir... en bonne santé.

CORLAIX, lui coupant la parole.

Je vous remercie, Monsieur, de l'intérêt que vous me portez. C'est vendredi, je crois, qu'auront lieu les débats?

BRAMBOURG, menaçant.

Oui, Commandant... à vendredi ! (*Il salue et sort.*)

SCÈNE X

JEANNE, CORLAIX, LE DUC

JEANNE

Fred, je croyais que vous dormiez. (*Corlaix secoue la tête.*) Vous avez l'air très fatigué.

CORLAIX

La journée a été longue.

JEANNE

Prenez mon bras. (*Elle remplace Le Duc qui sort.*) N'ayez pas peur de vous appuyer.

CORLAIX

Petite Jeanne, merci

JEANNE

Asseyez-vous là... vous êtes bien ?

CORLAIX

Tout à fait bien... ah ça! vous vous intéressez donc à moi, maintenant?

JEANNE

Oh! Fred!...

CORLAIX

Ce n'est pas un reproche... à mon âge, on prend ce qu'on vous donne et on est si heureux quand c'est seulement un sourire. (*Agenouillée au pied de son fauteuil, Jeanne le regarde très prévenante et très gentille.*) Voulez-vous me permettre de vous poser une question? Cet homme?

JEANNE

Brambourg?

CORLAIX

Il vous rend donc visite?... Vous le connaissez tant que cela... Je ne savais pas.

JEANNE

Tant que cela?... Brambourg? Mais non, je vais vous expliquer, c'est la première fois...

CORLAIX

Non!... Un instant, je vous prie, je voudrais d'abord vous demander...

JEANNE

Quoi?

CORLAIX

C'est une prière... Jeanne, depuis que je vous connais j'ai toujours estimé votre droiture... Il me serait aujourd'hui très pénible de vous trouver... moins...

JEANNE

Ai-je donc changé?

CORLAIX

Je ne dis pas cela... je vous demande... Jeanne, et je vous supplie de me dire la vérité... Ce Brambourg, qu'est-il venu faire ici?... La vérité, Jeanne!

JEANNE

Fred, quelle idée avez-vous? c'est tellement simple... Brambourg est venu parce que je l'ai

prié de venir, et je l'ai prié de venir parce que le Commandant Morbraz avait trouvé sa déposition suspecte... malveillante... Vous vous souvenez? Alors, j'ai voulu me rendre compte par moi-même, et voilà tout.

CORLAIX

Pardon! je ne vois pas bien... vous avez voulu vous rendre compte de quoi?

JEANNE

Eh! mais de tout cela, de cette déposition, Brambourg prétend n'avoir rien vu des signaux de reconnaissance... c'est tellement extraordinaire!

CORLAIX

Extraordinaire? Mais non! puisqu'il n'était pas sur la passerelle!

JEANNE

Oui, je sais... Il paraît que vous l'aviez chassé...

CORLAIX

Je l'avais chassé... à peu près... Il vous l'a dit?

JEANNE

Oui.

CORLAIX

Il n'y a pourtant pas de quoi se vanter. Il vous a dit aussi pourquoi?

JEANNE

Non. Pourquoi au fait?

CORLAIX

Oh! c'est sans intérêt... je ne sais même plus au juste quelle insolence il m'avait lâchée...

JEANNE

En tout cas... vous êtes bien sûr qu'il ne peut rien contre vous, parce que s'il pouvait, Fred, prenez-y garde! il vous déteste horriblement... et il me déteste aussi.

CORLAIX

Ah! vous aussi...

JEANNE

Du moins, je crois.

CORLAIX

Il vous a fait la cour?

JEANNE

Eh oui, naturellement. Je reconnais avoir manqué de ménagement à son égard. Il m'ennuyait trop.

CORLAIX

Je comprends... mais alors? Jeanne, voulez-vous me dire encore la vérité... toute la vérité?

JEANNE

Fred, vous ne m'avez jamais interrogée comme cela.

CORLAIX

Pardon!... c'est très absurde et ce n'est guère élégant... ayez tout de même pitié d'un vieil homme qui souffre...

JEANNE

Vous souffrez?

CORLAIX

Oui... Pas comme vous croyez... mais n'im-

porte! soyez indulgente et... répondez-moi, c'est ma dernière question... Ce Brambourg... qui vous ennuie... vous l'avez fait venir pourtant... Était-ce seulement à propos de moi?... à propos de mon procès?... rien qu'à propos de mon procès.

JEANNE

Mais oui!... Voyons, Fred, faut-il que je vous fasse un serment?

CORLAIX

Non, je vous crois. Merci. Ainsi donc pour votre vieux mari, pour l'aider, pour le défendre... vous avez surmonté votre répugnance et vous avez fait venir chez vous cet homme... Vous m'aimez donc un peu?...

JEANNE

Je vous aime beaucoup, Fred! S'il vous arrivait jamais par ma faute n'importe quel chagrin, n'importe quel ennui, je ne me le pardonnerai jamais.

CORLAIX

Oui... cela j'en suis sûr.

JEANNE

D'ailleurs, ne croyez pas que je sois inquiète... je sais bien qu'on vous rendra justice... pleine justice... mais malgré tout il ne faut rien négliger, c'est trop important votre carrière... votre avenir d'officier,.. votre fortune militaire... enfin, toute votre vie.

SCÈNE XI

CORLAIX, JEANNE

CORLAIX

Vous croyez...

JEANNE

Oui, certes, vous me l'avez dit vous-même bien souvent : « Une fois marin, toujours marin »... Songez donc, Fred, s'il vous fallait renoncer à la mer.

CORLAIX

J'ai renoncé à d'autres choses.

JEANNE

Les autres choses est-ce que cela compte... Il n'y a que la mer pour vous... Vous ne renonceriez pas à la mer ?

CORLAIX

J'ai renoncé à vous...

JEANNE

Fred ?

CORLAIX

Vous le savez bien... vous n'êtes plus ma femme... ou si peu.

JEANNE

Fred, je vous en supplie, par pitié !

CORLAIX

Pardon...

JEANNE, un mouvement.

Fred, tout à l'heure, vous m'avez dit : « C'est ma dernière question. »

CORLAIX

Je ne vous questionne pas. Je vous regarde.

(Jeanne s'écarte de lui.)

CORLAIX

Non ! pas même cela ?... ah !... (*Jeanne esquisse un mouvement vers lui, mais il l'arrête d'un geste, un petit temps. Ses yeux tombent sur le dossier resté ouvert sur la liste de l'état-major de l'*Alma.) Seul ! seul !

(Il sort lentement — seul — pendant que descend le rideau.)

RIDEAU

CINQUIÈME ACTE

Le théâtre représente la salle du premier tribunal maritime, Conseil de guerre permanent de Toulon.

Cette salle est située Place d'Armes, au coin de la rue de l'Intendance. C'est un local rectangulaire, très banal, blanchi à la chaux, fenêtres sur un des longs côtés donnant sur la Place d'Armes dont on aperçoit les platanes. Deux portes, opposées aux fenêtres, l'une sert d'entrée au public et aux témoins, l'autre au Conseil de guerre.

*On juge le Commandant de vaisseau de la Croix de Corlaix, inculpé d'office dans les faits de la perte du croiseur-éclaireur l'*Alma.

Corlaix se présente un bras en écharpe, le front bandé sous sa casquette d'uniforme. Il est pâle et visiblement affaibli.

SCÈNE PREMIÈRE

VICE-AMIRAL DE FOLGOET, président du Conseil de guerre, CONTRE-AMIRAL DE CHALLEROY, CONTRE-AMIRAL DE LUTZEN, DEUX AUTRES CONTRE-AMIRAUX, UN CAPITAINE DE VAISSEAU, JUGES, COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT : MORBRAZ. Défenseurs : Capitaine de Frégate de L'ESTISSAC et un avocat du barreau de Toulon, Maître VALÈCHE. PRÉVENU : CORLAIX. Greffier, Matelots de garde, Plantons, etc... LE DUC à la barre. PUBLIC.

FOLGOET

Bref, vous, Le Duc, vous étiez de quart sur la passerelle?

LE DUC

Dessous la passerelle que j'étais de quart, Amiral...

FOLGOET

Dessous! si vous aimez mieux, vous étiez

donc de quart « dessous » la passerelle et, malgré cela, vous n'en savez pas plus long que les autres. Vous n'avez rien vu, rien entendu. Vous ne vous rappelez rien? Je veux dire de tout ce qui a précédé le premier coup de canon?

LE DUC

(la main au bonnet, à chaque réplique.)

C'est ça comme vous dites, Amiral! Rien de tout ça que vous m'avez demandé aussi donc!

LE GREFFIER

Mais dites donc « Monsieur le Président » à la fin des fins. Vous êtes donc bouché à l'émeri, vous?

LE DUC, au greffier.

C'est ça, Monsieur le Président.

FOLGOET

C'est vraiment une fatalité, Messieurs, je vous prie de le constater une fois de plus! Voilà notre septième témoin et pas une indication!

CHALLEROY

Pas la moitié d'une.

FOLGOET

Sept témoins sur huit, il n'en reste qu'un, le plus important il est vrai, l'officier, Monsieur Brambourg... Monsieur l'enseigne de vaisseau Brambourg est le seul officier qui ait survécu. Messieurs, avec le Commandant de Corlaix.

CHALLEROY

Et l'état-major de l'*Alma* comptait?

CORLAIX

Vingt-quatre officiers.

LUTZEN

Vingt-quatre dont vingt-deux sont morts, par conséquent vingt deux morts sur vingt-quatre, cela fait du quatre-vingt-douze pour cent — proportion des tués pour l'état-major. Voyons pour l'équipage. Monsieur de Corlaix, combien comptiez-vous d'hommes?

CORLAIX

Deux cent cinquante, Amiral, dont cent vingt-quatre ont survécu.

LUTZEN

Cent vingt-quatre. Cent vingt-quatre sur deux cent cinquante, disons *grosso modo* la moitié. Et par conséquent pour l'équipage, proportion des tués : cinquante pour cent. Cinquante au lieu de quatre-vingt-douze. Comment l'expliquez-vous Corlaix?

CORLAIX

Sitôt que la torpille allemande nous eut frappés, je fis rappeler aux postes d'évacuation... L'ennemi était déjà coulé bas à ce moment, Amiral... Le temps manquait pour mettre aucune embarcation à la mer, mais des barques de pêche étaient alentour. Mes officiers rallièrent leurs postes dans les fonds et y restèrent jusqu'à la fin, puisqu'ils n'eurent pas le temps de faire sortir tous leurs hommes devant eux.

LUTZEN

C'est ce que je pensais. Autrement dit, vingt-deux officiers français sont morts pour sauver cent vingt-quatre matelots français et pour essayer d'en sauver davantage. Ils n'ont fait

que leur devoir, et je n'en aurais pas ouvert la bouche, s'il n'était pas utile que le pays en fût informé.

FOLGOET

Greffier, appelez Monsieur Brambourg à la barre. (*A Le Duc.*) Toi, va-t'en!

LUTZEN

Pardon, Amiral... avant que celui-ci s'en aille...

FOLGOET

Mon cher Amiral, c'est moi qui vous demande pardon! Greffier! tiens bon!

LUTZEN, à Le Duc.

Accoste ici, toi. C'est Le Duc qu'on t'appelle, hein? Ça va comme ça, espère un peu... Tantôt tu nous as expliqué que pour les choses avant qu'on eût rappelé aux postes de combat, tu ne te rappelles rien. Mais pour les choses après? Tu es un peu là, hein, pour te les rappeler les choses après?

LE DUC, à l'aise.

Pour sûr comme vous dites, Amiral.

LUTZEN

Bon ça. Alors, écoute voir. Sitôt que le clairon eut rappelé... qu'est-ce que tu as fait?

LE DUC

Je m'ai foutu la gueule par terre, Amiral, rapport à ça qu'il nous est arrivé quasi tout de suite un obus droit dans la passerelle, autant dire. Même que j'ai point seulement eu la chance d'être blessé!

LUTZEN

Bon. Alors puisque tu n'étais point blessé, tu t'es ramassé. Et sitôt ramassé, qu'est-ce que tu as encore fait?

LE DUC

J'ai couru à mon canon, donc!

LUTZEN

Et tu as tiré, hein? C'est toi qui as coulé le Boche, je parie?

LE DUC

Pour sûr, oui, c'est moi... moi... avec les autres.

LUTZEN

Et après?

LE DUC

Après?

LUTZEN

Après que la torpille vous fût rentrée dedans?

LE DUC

Après que la torpille...

LUTZEN

Oui. Allons! allons! Va de l'avant!

LE DUC

Je... je... ne sais plus trop...

LUTZEN

Si! tu sais : ne mens point, tu as juré...

LE DUC

Mentir, que vous dites! Ma Doué! j'ai jamais su! Je me recherche... espérez un coup... ça y est... c'est ça! Je suis été trouver Diquelou

pour nous deux descendre en bas qu'rir Monsieur d'Artelles... rapport comme ça qu'il n'était pas de quart. Monsieur d'Artelles... et alors, sûr et certain étant endormi couché dans sa chambre, vous pensez il n'aurait pas eu tant seulement possibilité à déjà monter puisqu'on ne s'était pas même battu en tout quatre, cinq minutes... Monsieur d'Artelles, moi, j'étais son canonnier.

LUTZEN

Alors, tu as été quérir Monsieur d'Artelles?

LE DUC

C'est ça, Amiral... Seulement, avant de venir, il a voulu faire comme ça quelque chose et alors il s'est éventré contre les ferrures de sa chambre... qui avait sauté en vrac... quelque obus, probable... et alors il a décédé... (*La main aux yeux.*)

LUTZEN

Dans sa chambre qu'il a décédé?

LE DUC

Non... sur le pont... sur le pont parce que je l'avais remonté moi et Diquelou...

LUTZEN

Bon. Comme ça donc, tu étais sur le pont, tu es descendu dans les fonds réveiller ton officier; il était blessé, tu l'as porté... tout ça pendant que l'*Alma* s'en allait par le fond? Tu le savais qu'elle s'en allait par le fond?

LE DUC

Pour sûr. Biquelou il m'avait dit : « Peut être qu'on n'aura pas le temps de remonter si on descend. »

LUTZEN

Tu es descendu tout de même... Bon. C'est ça que je voulais savoir. Pas autre chose. Le Duc tu t'appelles, hein?

LE DUC

Oui, Amiral. Le Duc, Jean-Yves-Marie aussi donc.

LUTZEN

Ça va bien, merci. Je me rappellerai.

FOLGOET

Moi aussi. Merci, Lutzen... Monsieur le commissaire du Gouvernement?... Monsieur le défenseur? (*Signes négatifs.*) On n'a plus besoin de vous, Le Duc, asse ez-vous ù vous voudrez.

(Le Duc traverse la salle et va s'asseoir sur le banc le plus éloigné.)

LE PUBLIC

(Murmures discrets chuchotés.)

FOLGOET

Greffier, faites appeler Monsieur l'enseigne de vaisseau Brambourg à la barre.

LE GREFFIER

Gendarme, appelez Monsieur Brambourg à la barre.

FOLGOET, aux membres du Conseil.

Jusqu'ici la question demeure entière : nous sommes toujours en présence de l'unique affirmation du capitaine de vaisseau de la Croix de Corlaix, ex-commandant de l'*Alma*, laquelle

n'est malheureusement étayée d'aucune preuve et demeure — passez-moi le mot, Commandant — tout à fait extraordinaire, voire extravagante. Monsieur de Corlaix affirme que le croiseur allemand *Coblentz*... nul doute que ce soit lui qui combattit l'*Alma* dans la nuit du 31 juillet et fut coulé bas en même temps que l'*Alma*...

UNE VOIX, dans le public.

Avant!

FOLGOET, au public.

Voulez-vous que je fasse évacuer la salle? (*Au Conseil de guerre.*) Monsieur de Corlaix affirme donc que le *Coblentz* questionné à deux reprises, sur sa nationalité, comme il est réglementaire, répondit deux fois par signal correct qu'il était Français. (*Il se tourne vers Corlaix.*) Commandant, je ne me trompe pas? C'est bien là votre système de défense?

CORLAIX

C'est bien là l'exacte vérité.

(Entre Brambourg.)

FOLGOET

C'est ce que nous allons voir.

(Mouvements dans le public.)

SCÈNE II

LES MÊMES, BRAMBOURG, à la barre.

FOLGOET

Monsieur Brambourg, n'est-ce pas?

BRAMBOURG

Oui, Monsieur le Président.

FOLGOET

Age, prénoms, qualité.

BRAMBOURG

Albert Brambourg, enseigne de vaisseau de première classe, vingt-huit ans, j'étais officier de quart en sous-ordre à bord de l'*Alma*

FOLGOET

Vous n'êtes ni parent ni allié de l'accusé..., vous n'avez jamais été à son service, il n'a jamais été au vôtre ?

BRAMBOURG

Non, Amiral.

FOLGOET

Vous jurez de parler sans haine et sans crainte... de dire toute la vérité, rien que la vérité.

BRAMBOURG

Je le jure.

FOLGOET

Si vous voulez bien déposer.

BRAMBOURG

Mes souvenirs sont extrêmement vagues... On a dû vous transmettre une note de l'hôpital à mon sujet...

FOLGOET

Nous savons que vous n'avez été recueilli que plusieurs heures après le naufrage, qu'un

évanouissement prolongé s'en est suivi et que la mémoire des faits ne vous est revenue que peu à peu, confuse et fragmentaire. Alors, dites-nous tout de même ce que vous savez des circonstances qui ont précédé le combat à la suite duquel l'*Alma* a péri. Vous étiez de quart, je crois ?

BRAMBOURG

En effet, Amiral, j'étais de quart.

FOLGOET

Eh bien, alors ?

BRAMBOURG

Mais quelque temps avant que l'ennemi fût signalé, l'ordre m'a été donné de quitter la passerelle pour aller faire une ronde dans les fonds du navire et je n'étais pas encore remonté...

FOLGOET

Qui vous a donné cet ordre ? l'officier de quart en premier ?

BRAMBOURG

Non, amiral, le Commandant lui-même.

FOLGOET

Monsieur de Corlaix ?

BRAMBOURG

Monsieur de Corlaix.

FOLGOET

Vous vous souvenez, Commandant, d'avoir donné cet ordre ?

CORLAIX

Je m'en souviens parfaitement.

FOLGOET

Et le *Coblentz* n'était pas encore en vue quand vous avez quitté la passerelle ?

BRAMBOURG

Autant qu'il m'en souvienne... non...

CORLAIX

Il n'était pas encore en vue.

FOLGOET

Et vous êtes revenu sur la passerelle ?

BRAMBOURG

Pendant le combat.

FOLGOET

Que savez-vous sur le combat?

BRAMBOURG

Il a été très court.

FOLGOET

Où étiez-vous, Monsieur, quand l'*Alma* a chaviré?

BRAMBOURG

Je crois bien que j'étais sur le pont, Amiral. J'avais conduit moi-même à l'extérieur, un groupe de traînards. Nos hommes, et surtout ceux qui ne savaient pas nager, se cramponnaient au bâtiment et nous avions toutes les peines du monde à les persuader de se jeter à la mer. Ce que je sais le mieux, c'est que je me suis trouvé tout à coup dans l'eau, une vague a déferlé sur moi...

FOLGOET

Nous savons également tout cela. La seule chose que nous ne sachions pas et qu'il nous importerait de savoir c'est la sorte de signaux que le *Coblentz* a fait à l'*Alma* et que le Commandant de Corlaix a pris pour les réponses correctes des signaux de reconnaissance du jour et de l'heure. Vous n'avez pas vu les signaux du *Coblentz*, Monsieur ?

BRAMBOURG

Quand le *Coblentz* et l'*Alma* ont échangé leurs signaux, j'étais sûrement dans les fonds du navire, Amiral.

FOLGOET

En ce cas, Monsieur... ah ! j'oubliais encore : M. le Commissaire du Gouvernement...

MORBRAZ, geste, il s'adresse à Brambourg.

D'après vos déclarations, Monsieur, vous avez quitté la passerelle dix bonnes minutes avant que le *Coblentz* fût en vue ?

BRAMBOURG

Il me semble.

MORBRAZ

Dix minutes? Bon! C'est long comme un jour sans pain, dix minutes! Qu'avez-vous fait toute cette éternité-là?

BRAMBOURG

J'ai fait ma ronde.

MORBRAZ

Quelle ronde?

BRAMBOURG

Celle que j'avais reçu l'ordre de faire.

MORBRAZ

Je comprends bien... c'est vous qui ne comprenez pas! Je vous demande : quelle espèce de ronde? Oui, par où avez-vous passé?

BRAMBOURG

Voilà précisément ce dont je me souviens le

plus mal, j'ai dû passer par la batterie d'abord... et puis par l'entrepont cuirassé.

MORBRAZ

C'est tout?

BRAMBOURG

Je n'avais pas à aller ailleurs.

LE DUC, se levant.

Commandant?

FOLGOET

Qui est-ce qui a parlé?

LE DUC

Amiral?

FOLGOET

Vous répondrez quand on vous questionnera.

LE DUC

Oui, Amiral.

LE GREFFIER

Asseyez-vous.

LE DUC, obéissant.

Oui, Amiral.

BRAMBOURG

Je vous demande pardon, Commandant. Je me rappelle maintenant qu'avant de faire ma ronde, je suis entré dans ma chambre au moment précis où cet homme (*Il désigne Le Duc*) sortait de la chambre voisine. (*Rumeur ironique dans la foule.*)

MORBRAZ

Ah !

BRAMBOURG

Ce détail m'avait échappé. Je me rappelle très bien, je reconnais la figure de cet homme... cela n'a d'ailleurs guère d'importance.

MORBRAZ

Je ne suis pas de votre avis. Votre chambre, où était-elle ?

BRAMBOURG

A babord, dans la batterie.

MORBRAZ

A babord, voilà qui devient intéressant.

LUTZEN

Comment ça ?

MORBRAZ

Bien sûr puisque c'est par babord que M. de Corlaix nous disait tout à l'heure avoir relevé le croiseur allemand.

BRAMBOURG

Je vois où vous voulez en venir, Monsieur le Commissaire du Gouvernement. Malheureusement, je n'ai fait qu'ouvrir la porte et la refermer ; mon hublot était vissé, la tape de cuivre en place. Je ne pouvais rien voir à l'extérieur.

MORBRAZ

Péremptoire. Ensuite ? Avez-vous commencé immédiatement cette fameuse ronde. (*Un petit temps.*) Rassemblez vos souvenirs.

BRAMBOURG

Ensuite, je suis entré dans la chambre voisine. (*Rumeur ironique de la foule.*)

MORBRAZ

Voici du nouveau.

BRAMBOURG

Oui. Et cela d'ailleurs, je ne l'avais pas oublié, mais il n'y a rien là qui concerne le procès.

MORBRAZ

Etes-vous sûr ? Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de même ?

BRAMBOURG

J'avais un motif pour me montrer discret sur ce point.

FOLGOET

Quel motif ?

BRAMBOURG

Amiral...

FOLGOET

Je trouve étrange que vous hésitiez...

BRAMROURG

J ai hésité, Amiral, mais dès l'instant que

vous insistez... Je prie le Conseil de guerre de tenir compte de mon hésitation. Le fait qu'on m'oblige de mentionner ne se rapporte d'aucune manière au procès, ma première intention n'était pas d'en rien dire ici. Au cours de ma ronde, je suis entré, en effet, chez l'un de mes camarades, chez Monsieur d'Artelles, mort dans la catastrophe. Monsieur d'Artelles était mon ami. (*Exclamation étouffée qui part du banc de Madame de Corlaix. Folgoet murmure. Brambourg continue.*) Je suis entré chez Monsieur d'Artelles dans le dessein de lui demander, et cela sans perdre une heure, d'aider à ma permutation. Je savais que cela lui était faisable. Je voulais en effet débarquer de l'*Alma* le plus promptement possible.

FOLGOET

Vous vouliez débarquer? Pourquoi?

BRAMBOURG

Je désirais n'être plus sous les ordres du Commandant de Corlaix. Lui-même, d'ailleurs n'aurait rien objecté à ma permutation.

FOLGOET

(Geste vers Corlaix.)

. . . . . .

CORLAIX, il incline la tête.

C'est exact.

FOLGOET

(interroge du regard ses assesseurs.)

. . . . . .

LUTZEN

Vous auriez favorisé la permutation de Monsieur Brambourg?

CORLAIX

Oui.

LUTZEN

Vous aviez à vous plaindre de lui?

CORLAIX

Non, Amiral. Monsieur Brambourg servait irréprochablement, je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire, et la veille même, j'aurais

regretté qu'il permutât et lui-même n'y pensait probablement pas... c'est à peine quelques heures avant la catastrophe que nous avons eu, lui et moi, une sorte d'altercation d'ordre strictement privé.

FOLGOET

Strictement privé? En ce cas, je vous demande pardon... (*Il s'adresse au Conseil de guerre.*) Messieurs... nous pouvons nous en tenir là.

MORBRAZ

Il est certain qu'un fait d'ordre privé n'est pas de la compétence d'un tribunal... un fait d'ordre privé ça ne nous regarde pas. Mais, par exemple, ce qui nous regarde, ce sont les conséquences d'ordre public qui en résultent de ce fait d'ordre privé... (*Geste de Folgoet. Morbraz continue.*) Il n'en manque jamais de ces sacrées conséquences d'ordre public... il en pleut...

FOLGOET

C'est indiscutable, mais je ne vois pas...

MORBRAZ

Parbleu, Monsieur le Président, moi non plus je ne vois pas... et c'est justement pourquoi je voudrais voir... excusez-moi d'insister, mais tout à l'heure, j'ai demandé au témoin quel avait été l'itinéraire de sa ronde et il m'a répondu : « batterie, entrepont cuirassé » tout sec; j'ai pu me contenter de cette réponse-là tout à l'heure, à présent je ne peux absolument pas... et je réclame des détails.

BRAMBOURG

Quels détails?

MORBRAZ

Tous les détails. Je n'ai pas l'intention de vous offenser, mon cher Monsieur, loin de là... Mais c'est mon métier d'ennuyer les gens... je vous ennuie, je regrette... mais un Commissaire du Gouvernement qui n'ennuierait pas les gens, ça passerait la mesure! Alors, récapitulons... Vous nous révélez tout d'un coup à brûle-pourpoint... Eh bien, je regrette de plus en plus, mais j'ai besoin de savoir toutes ces choses... de les savoir sans exception de la

première à la dernière... Je suis Commissaire du Gouvernement, que voulez-vous! Donc, pour commencer, soyez bien gentil. Fouillez votre mémoire de haut en bas, et de tribord à babord, et retrouvez-moi tout ce que vous avez dit dans sa chambre à Monsieur l'enseigne de vaisseau d'Artelles, et ce que Monsieur l'enseigne de vaisseau d'Artelles vous a répondu.

FOLGOET

Somme toute, tout cela est assez logique. (*A Brambourg.*) Vous avez entendu la question, Monsieur?

BRAMBOURG

Monsieur le Président, il m'est impossible de me rappeler mot pour mot, surtout dans l'état où je suis, les termes d'une conversation déjà vieille de plus d'un mois.

MORBRAZ

A l'impossible nul n'est tenu. Vous avez oublié le mot à mot? On vous le passe! Ne dites pas les mots, dites les choses, nous nous en contenterons. Par exemple, dites-les toutes, ces choses! en détail, hein? ne sautez rien!

BRAMBOURG

Je ne demande pas mieux, mais c'est très très vague... J'ai frappé plusieurs fois à la porte de mon ami d'Artelles... Il allait se mettre au lit...

MORBRAZ

Fichtre! Ce qu'il a dû vous recevoir aimablement! Je ne m'étonne plus qu'on vous ait entendus crier si fort tous les deux!

BRAMBOURG

(regarde Morbraz, hésite et continue.)

D'Artelles m'ouvrit enfin, je le mis au courant de ma situation et je lui demandai de me rendre un service. On lui avait offert une permutation quelque temps auparavant. Il l'avait refusée. Je lui demandai de bien vouloir renouer l'affaire à mon compte. Il me promit de le faire.

MORBRAZ

Et puis?

BRAMBOURG

Et puis... c'est tout.

MORBRAZ

Vous êtes sûr? Je viens de vous dire qu'on vous a entendus crier tous les deux... crier comme des sourds... nous avons là des dépositions très précises sur ce point.

BRAMBOURG, geste vague.

. . . . . .

MORBRAZ

Il était ouvert ou fermé le hublot de Monsieur d'Artelles?

BRAMBOURG

Je ne me souviens pas.

MORBRAZ

Encore un effort. Vous vous êtes bien souvenu que le vôtre était fermé!

BRAMBOURG

Naturellement! le mien.

MORBRAZ

Oui, oui, le vôtre, c'était le vôtre. Seulement, celui de Monsieur d'Artelles, c'était celui de Monsieur d'Artelles. Ne cherchez pas où j'en veux venir, c'est simple comme bonjour. J'ai beaucoup connu Monsieur d'Artelles, j'étais au courant de ses habitudes et je sais que ses hublots étaient toujours ouverts la nuit... par conséquent... j'y songe : elle était à babord comme la vôtre n'est-ce pas, la chambre de Monsieur d'Artelles?

BRAMBOURG

Oui.

MORBRAZ

Voyez ce que c'est que d'ennuyer les gens! Voilà que je trouve mon affaire! Vous êtes sorti de chez Monsieur d'Artelles à quatre heures vingt-cinq, quatre heures trente, n'est-ce pas?

BRAMBOURG

Je n'en sais rien! Comment voudriez-vous?

MORBRAZ

Oh ! je pense bien que vous n'avez pas consulté les chronomètres du bord ! Mais vous êtes remonté sur le pont à l'instant de l'ouverture du feu; donc à quatre heures trente, puisque c'est à quatre heures trente que le *Coblentz* vous a lancé sa torpille, vous aviez quitté Monsieur d'Artelles depuis cinq minutes tout au plus quand le *Coblentz* a lancé sa torpille.

BRAMBOURG

Tout au plus, oui.

MORBRAZ

Voyez ce que c'est que d'ennuyer les gens! Cinq minutes avant d'envoyer sa torpille, le *Coblentz* ne pouvait pas être bien loin de l'*Alma*. Il naviguait tous feux clairs. Si donc vous avez regardé par le hublot de Monsieur d'Artelles, vous n'avez pas pu ne pas voir les feux du *Coblentz*. Et vous avez regardé par le hublot. Un hublot ouvert, on ne peut pas n'y pas donner un coup d'œil.

BRAMBOURG

Je ne me souviens pas.

MORBRAZ

Vous avez regardé, je vous dis que vous avez regardé! Si vous ne vous souvenez pas, c'est que vous n'avez rien vu de remarquable. Si vous n'avez rien vu de remarquable, c'est que... parfaitement! c'est que le Commandant de Corlaix est coupable!

L'ESTISSAC

Ah bah! voilà une culpabilité à laquelle je ne m'attendais pas.

MORBRAZ

Moi non plus, Monsieur le défenseur! je ne m'y attendais pas. Elle n'en est pas moins évidente. Veuillez me faire l'honneur de suivre mon raisonnement. Voilà Monsieur (*Geste vers Brambourg.*) qui a regardé par un hublot à l'heure précise où le croiseur allemand *Coblentz* défilait devant le hublot, à l'heure précise aussi où le susdit croiseur *Coblentz* échangeait avec

l'*Alma* les signaux de reconnaissance qui ont trompé le Commandant de Corlaix. Quels étaient ces signaux? D'après le Commandant de Corlaix : quatre feux rouges, quatre feux bleus... Vous ne trouvez pas cela quelque chose de remarquable? Moi, je le trouve. Monsieur, cependant (*Geste vers Brambourg*) n'en a rien vu... car il n'en a rien vu, puisqu'il n'en a gardé aucun souvenir. Quand on vous allume sous le nez quatre feux rouges, quatre feux bleus, vous vous en souvenez, que diable! si vous ne vous en souvenez pas, c'est qu'on ne vous a rien allumé du tout, et si on ne vous a rien allumé du tout, le Commandant de Corlaix est coupable! Merci, Monsieur, ça me suffit. Je n'ai plus rien à vous demander, ma conviction est faite.

FOLGOET

Monsieur le défenseur?

L'ESTISSAC

Je fais toutes mes réserves sur de telles preuves... le Conseil de guerre appréciera, mais je n'ai rien à demander à un témoin frappé d'amnésie.

FOLGOET, aux juges.

Messieurs...

LUTZEN

Monsieur le Président, je voudrais demander au témoin s'il a mesuré l'importance imprévue que sa déposition semble prendre.

(Brambourg d'un geste semble le regretter mais n'en pouvoir mais... Exclamations dans la foule.)

FOLGOET

C'est intolérable ! Sergent d'armes ! un peu de silence !

LUTZEN, directement à Brambourg.

Je me permets d'insister, Monsieur... Après tout ce qui vient d'être dit, vous ne pouvez pas vous faire d'illusion. Si le prévenu est condamné, le poids de sa condamnation pèsera sur vous.

BRAMBOURG

Amiral, si le prévenu est condamné, j'en aurai certainement beaucoup de regrets, mais

je ne peux pas dire que je me souvienne, je ne me souviens pas, Amiral.

(Vives exclamations.)

FOLGOET

Sergent d'armes !

LUTZEN

J'en appelle à votre conscience, Monsieur, à votre conscience d'officier, d'officier français.

(Nouvelles exclamations plus violentes.)

FOLGOET

Sergent d'armes ! Voulez-vous quinze jours de prison?

LUTZEN

Le problème est à présent bien posé ce me semble : Vous, qui avez regardé par un hublot de babord, avez-vous vu oui ou non?

BRAMBOURG

Je ne sais pas ! je ne me souviens pas !

LUTZEN

Si vous ne vous souvenez pas, c'est que vous

n'avez pas vu, vous êtes sûr de ne pas vous souvenir?

BRAMBOURG, qui hésite.

Il me semble bien...

MORBRAZ

Pardon! comment dites-vous, Monsieur! « Il vous semble » Diantre! faites-y attention! Nous ne sommes pas ici dans un roman psychologique! « Il vous semble » à vous? Eh bien à moi, il me semble que ça passe toute mesure. Bon sang, il me semble qu'ici l'honneur et la carrière d'un officier sont en train de se jouer à pile ou face. Et il me semble que l'honneur d'un officier ça doit peser lourd dans la conscience d'un autre officier, c'est votre avis, je suppose?

BRAMBOURG

Certes! c'est bien pourquoi!...

MORBRAZ

C'est bien pourquoi je vous prie instamment de peser vos paroles! Vous n'êtes

pas l'ami de Monsieur, je sais : s'il est condamné, vous ne pleurerez pas! c'est entendu! Mais moi qui suis son ennemi, si fait! son ennemi! je dis bien et je répète : son ennemi puisque nous sommes lui accusé, moi accusateur... je suis donc son ennemi, mais je vous jure tout de même, foi de marin, que si je lui cassais les reins tout à l'heure, à Monsieur, en le faisant condamner au maximum et qu'il me fût prouvé par la suite que je me suis trompé et qu'il était innocent, ah! ah!... j'aime mieux ne pas penser à cela parce que ça passerait la mesure de toutes les mesures des sacrés tonnerre de nom d'un chien... enfin... j'aimerais mieux crever, voilà, Monsieur! j'ai tout dit! A vous le crachoir!

BRAMBOURG, avec effort.

Je ne me souviens pas. Je ne suis sûr, absolument sûr de rien. Tout à l'heure j'avais même oublié être entré dans la chambre avant de faire ma ronde. On m'a aidé, je m'en suis souvenu, qu'on m'aide encore, je supplie qu'on m'aide encore...

MORBRAZ

Essayons. Voyons, Monsieur, vous êtes dans la chambre de Monsieur d'Artelles.

BRAMBOURG

Oui.

MORBRAZ

Devant le hublot.

BRAMBOURG

Oui.

MORBRAZ

Le hublot qui est ouvert.

BRAMBOURG

Oui.

MORBRAZ

C'est peut-être vous qui avez regardé. C'est vous. Vous regardez. On allume quatre feux rouges, quatre feux bleus. Vous les voyez...

BRAMBOURG

Attendez... non... non... je ne vois pas... je ne peux pas dire que je vois... je ne vois pas !

JEANNE

Il a vu !

(Sensation. Mouvement. Bruit.)

FOLGOET

Qui a parlé ?

JEANNE

Moi, Amiral.

MORBRAZ

Madame de Corlaix !

JEANNE

Oui, Amiral... Monsieur... (*geste vers Brambourg*) Monsieur l'enseigne de vaisseau Brambourg a vu.

BRAMBOURG, qui se relève tout d'un coup.

Moi ?

JEANNE

Il vous a dit tout à l'heure qu'après avoir quitté la passerelle de l'*Alma* sur l'ordre de mon mari, il n'avait pas pu voir les feux de

reconnaissance du *Coblentz*. Il s'est trompé... Après avoir quitté la passerelle... il est descendu dans la batterie... il est entré dans sa chambre, puis dans la chambre de M. d'Artelles toute voisine, et s'ouvrant à babord de l'*Alma*...

BRAMBOURG

Oui, c'est bien cela. Je l'ai dit.

JEANNE

Le hublot de la chambre de M. d'Artelles était ouvert... Par ce hublot.... M. Brambourg a vu les feux du *Coblentz*... Presque aussitôt le *Coblentz* a allumé la première réponse, quatre feux rouges. Alors M. d'Artelles lui a demandé (*geste*) : « Vous qui êtes de quart est-ce que c'est bien le signal correct ? » Monsieur (*geste*) a répondu : « Oui. » (*Violente stupeur de Brambourg qui retombe assis. Grand murmure dans la salle auquel succède un nouveau silence. Jeanne poursuit*) M. d'Artelles a encore demandé : « Quelle est la réponse à l'autre question » Monsieur (*geste*) a dit « bleu ». Comme il disait cela les quatre fanaux rouges ont été remplacés par quatre

fanaux bleus... (*Jeanne s'arrête et reprend haleine. Brusquement.*) Après que le *Coblentz* eut tout éteint, comme M. d'Artelles disait à Monsieur (*geste*) : « Donc, c'est un navire français », Monsieur (*geste*) a dit : « français ou étranger. C'est un secret de polichinelle... les signaux de reconnaissance.... nos camarades allemands ou autrichiens les voyaient journellement l'an dernier en Adriatique, de là à les interpréter... » Il a dit tout cela, il l'a dit, je le jure, et je l'ai entendu.

FOLGOET

Vous... vous Madame? Vous avez entendu?

CORLAIX

Eh bien, Jeanne?

JEANNE

Oui.

CORLAIX

Vous avez entendu la nuit du combat?

JEANNE

Oui, Amiral, j'ai entendu Monsieur... et j'ai vu aussi... oui, les signaux de reconnaissance.

rouges... bleus... je les ai vus parce que j'étais là.

FOLGOET

Vous étiez là ?

JEANNE

Oui, à bord... dans la chambre de... de M. d'Artelles.

FOLGOET

Dans la...

JEANNE

Son canonnier peut en témoigner, c'est lui qui m'a sauvée.

FOLGOET

Le Duc ?

(Le Duc hésite et regarde Jeanne. Jeanne a un geste.)

LE DUC

C'est la vérité, Amiral !

(Corlaix retombe accablé sur son banc et semblera ne plus rien entendre jusqu'à la fin de la scène.)

MORBRAZ, à Le Duc.

Pourquoi n'as-tu pas dit cela tout à l'heure, bougre d'âne.

LE DUC

Vous ne me l'avez pas demandé, Commandant.

FOLGOET

Monsieur ?

BRAMBOURG

C'est exact, tout cela est exact et je suis heureux que Mme de Corlaix ait vu.

FOLGOET

Vous confirmez la déposition ?

BRAMBOURG

Absolument.

FOLGOET

C'est bien, Monsieur, vous pouvez vous retirer. Le reste n'est plus que formalité. Je pense que Monsieur le Commissaire du Gouvernement abandonne l'accusation ?

MORBRAZ

Avec une joie que je n'essaierai pas de dissimuler, Monsieur le Président.

FOLGOET

Monsieur le Défenseur?

L'ESTISSAC

Je m'en voudrais d'ajouter un mot.

FOLGOET

La séance est levée.

(Sort le Conseil de guerre.)

SCÈNE III

CORLAIX, JEANNE

(Un temps. Corlaix lève enfin la tête, regarde sa femme qui n'a pas bougé toujours dans la même attitude humiliée. Il fait un grand effort sur lui-même, puis :)

CORLAIX, d'une voix très douce.

Jeanne? (*Jeanne le regarde n'osant croire au pardon.*) Vous voyez que Le Duc est parti. (*Il se lève avec de grandes difficultés.*) Vous allez être obligée de soutenir votre vieil ami...

JEANNE vient tomber à ses genoux.

Pardon ! Pardon !

(A l'extérieur, cris de la foule : Vive le Commandant de Corlaix ! Vive le Conseil de guerre !)

CORLAIX

Chut !... Vous m'avez rendu mon honneur de soldat !...

(Pendant que le rideau baisse, très doucement en lui caressant les cheveux.)

Ma petite fille... Ma pauvre petite fille !...

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 6-1[illegible].

THÉATRE

AICARD (JEAN), de l'Acad. française

Forbin de Solliès, pièce en 2 actes. 6 75
Le père Lebonnard, comédie en 4 actes, en vers. Illustré. . . . . 7 »
La Milésienne. Légende tragique en 4 actes et en vers. . . . . 5 »
Théâtre tome I : *Molière à Shakespeare. William Davenant. Othello. Le More de Venise*. . . . . 5 »
— T. II : *Au clair de la lune. Pygmalion. Le pierrot de cristal. L'amour gelé. Smilis*. . . . . 5 »

BATAILLE (HENRY)

La tendresse. L'homme à la rose . . 8 »
Théâtre complet tome I : *La lépreuse. — L'holocauste* 7 50
— T. II : *Le masque. — L'enchantement* 7 50
— T. III : *Résurrection. — Maman Colibri* 7 50
— T. IV : *La marche nuptiale. — Poliche* 7 50

BEAUNIER (ANDRÉ)

Irène exigeante, comédie en 1 acte. 3 50

COLETTE ET MARCHAND (LÉOPOLD)

La vagabonde, pièce en 4 actes . . 7 50

COURTELINE (GEORGES)

Théâtre tome I : *Boubouroche. Un client sérieux. Les Boulingrin. Monsieur Badin. La cruche. La peur des coups. La paix chez soi. Le commissaire est bon enfant.* . 9 »
— T. II : *Le gendarme est sans pitié. La conversion d'Alceste. Lidoire. Théodore cherche des allumettes. Les gaîtés de l'escadron. Le droit aux étrennes. Hortense, couche-toi ! L'article 330. Les balances. Gros chagrins* . . . . . 9 »

CROISSET (FRANCIS DE)

Théâtre tome I : *D'un jour à l'autre. Chérubin. La bonne intention. Par politesse* . . . . . 5 »
— T. II : *Le bonheur, mesdames ! Les deux courtisanes. Le cœur dispose* 5 »
— T. III : *L'épervier. Le feu du voisin. Ne dites pas fontaine*... . . . 7 50
— T. IV : *Le paon. Le je ne sais quoi? Tout est bien*... . . . . 7 50
— T. V : *Arsène Lupin. La passerelle* 7 50

DONNAY (MAURICE), de l'Acad. française

La chasse à l'homme, comédie en 3 actes 7 »

DONNAY (MAURICE) et **RIVOIRE (ANDRÉ)**

La belle Angevine, comédie en 3 actes 7 50

FABRE (ÉMILE)

Théâtre tome I : *L'argent. Les cadeaux de Noël. La vie publique.* 6 75
— T. II : *Les ventres dorés. Le bien d'autrui. La maison d'argile* . . 7 50
— T. III : *La rabouilleuse. Timon d'Athènes* 7 50
— T. IV : *Les sauterelles. Les vainqueurs* 7 95

FARRÈRE (CLAUDE)

Thomas l'Agnelet, gentilhomme de fortune. Roman musical en 4 actes 4 »

FORT (PAUL)

Louis XI, curieux homme. Chronique de France en 6 images . . . 7 50
Les compères du roi Louis. Chronique de France 7 50
Ysabeau. Chronique de France en cinq actes 7 50
Le camp du drap d'or. Chronique de France en cinq actes. . . . 10 »

LAVEDAN (HENRI), de l'Acad. française

Servir, pièce en 2 actes. *La chienne du roi*, pièce en 1 acte . . . . . 7 »
Le vieux marcheur, comédie en 5 actes . . . . . 5 »
Le nouveau jeu, comédie en 5 actes 5 »
Le marquis de Priola, comédie en 3 actes. Illustré. 6 75

MARGUERITTE (VICTOR)

La maison de l'homme, pièce en 4 actes 7 »

MIRBEAU (OCTAVE), de l'Acad. Goncourt

Théâtre tome I : *Vieux ménages. Les affaires sont les affaires. L'épidémie* 7 50
— T. II : *Interview. Le portefeuille. Les mauvais bergers. Scrupule.* .. 7 50
— T. III : *Le foyer. Les amants.* . 7 50

RICHEPIN (JEAN), de l'Acad. française

Théâtre en vers tome I : *L'étoile. Nana-Sahib. Monsieur Scapin. Le flibustier* . . . . . 5 »
— T. II : *Par le glaive. Vers la joie.* 7 50
— T. III : *La martyre. Le chemineau* 7 50
— T. IV : *Don Quichotte*.. . . . . 7 50

ROSTAND (MAURICE)

La gloire, pièce en 3 actes, en vers . 6 »
Le phénix, drame en 3 actes, en vers. 6 50
Le masque de fer, pièce en 4 actes, en vers. . . . . 7 »

SÉE (EDMOND)

Théâtre complet tome I : *La brebis. L'indiscret* 7 50
— T. II : *Les miettes. Saison d'amour. Un ami de jeunesse* 7 50

WOLFF (PIERRE)

Théâtre tome I : *Leurs filles. Les maris de leurs filles. Celles qu'on respecte*. . . . . 7 »
— T. II : *Le boulet. Le béguin*. . . 7 50
— T. III : *Le cadre. Le secret de Polichinelle*. 7 95

6150. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. 5-1926.

BINDING SECT. JUN 2 5 1965

PQ
2611
A78V4
1917

Farrère, Claude
La veille d'armes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 08 15 011 9